N° 161 1er Février 1933

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La seconde conversion

Entrée dans la voie illuminative

Convertimini ad me, ait Dominus, et salvi eritis.
« Convertissez-vous, dit le Seigneur, et vous serez sauvés. »
(Isaïe, XLV, 22.)

Nous avons souvent eu l'occasion de dire que la vie de la grâce dès ici-bas est la *vie éternelle commencée*, le germe de la gloire, « semen gloriae ». Nous avons montré également qu'il y a sur terre *trois âges de la vie spirituelle*, comparables à l'enfance, à l'adolescence et à l'âge adulte (1). Nous avons aussi noté que, comme il y a, à quatorze ans environ, une crise pour passer de la seconde enfance à l'adolescence, et une autre vers vingt ans pour entrer dans l'âge pleinement adulte, il y a deux crises analogues dans la vie spirituelle, l'une qui marque la

(1) *La Vie Spirituelle*, avril-mai 1930, pp. 5, 115.

transition à la voie illuminative des progressants, et l'autre qui prépare l'entrée dans la voie unitive des parfaits.

La première de ces crises a été appelée quelquefois une seconde conversion. C'est d'elle que nous voulons parler maintenant.

La liturgie, surtout certains jours, comme pendant l'Avent et tout le Carême, parle périodiquement de la nécessité de se convertir, même à ceux qui vivent déjà chrétiennement, mais d'une manière encore trop imparfaite.

Les auteurs spirituels ont aussi assez souvent parlé de la seconde conversion, nécessaire chez le chrétien qui, après avoir déjà sérieusement pensé à son salut et fait effort pour marcher dans la voie de Dieu, commence à retomber selon la pente de sa nature dans une certaine tiédeur et fait penser à une plante qui a été greffée et qui tend à revenir à l'état sauvage. Certains auteurs spirituels ont particulièrement insisté sur la nécessité de cette seconde conversion, nécessité qu'ils avaient connue par expérience, comme le B^x^ Henri Suso, Tauler. Saint Jean de la Croix a même montré profondément que l'entrée dans la voie illuminative est marquée par une purification passive des sens, qui est une seconde conversion, et l'entrée dans la voie unitive, par une purification passive de l'esprit, qui est une conversion plus profonde encore de toute l'âme en ce qu'elle a de plus intime. Parmi les spirituels de la Compagnie de Jésus, le P. Lallemant, dans son beau livre *La Doctrine Spirituelle*, a écrit aussi : « Il arrive d'ordinaire deux conversions à la plupart des saints et aux religieux qui se rendent parfaits : l'une par laquelle *ils se dévouent au service de Dieu*, l'autre par laquelle *ils se donnent entièrement à la perfection*. Cela se remarqua dans les Apôtres, quand Notre-Seigneur les appela, puis quand il leur envoya le Saint-Esprit, de même en sainte Thérèse, en son confesseur le P. Alvarez, et en plusieurs

autres. Cette seconde conversion n'arrive pas à tous les religieux, et c'est par leur négligence (1). »

Cette question est d'un grand intérêt pour toute âme intérieure. Parmi les saints qui en ont le mieux parlé avant saint Jean de la Croix et qui ont ainsi préparé son enseignement, il faut compter sainte Catherine de Sienne. Elle touche ce sujet à plusieurs reprises dans son Dialogue et dans ses Lettres d'une façon très réaliste et très pratique qui souligne d'un trait de lumière l'enseignement communément reçu dans l'Église (2).

En suivant ce qu'elle a écrit, nous parlerons d'abord de cette seconde conversion chez les Apôtres, puis de ce qu'elle doit être en nous : quels défauts la rendent nécessaire, quels grands motifs doivent l'inspirer, enfin quels fruits elle doit porter.

*
* *

La seconde conversion des Apôtres

Sainte Catherine de Sienne parle explicitement de la seconde conversion des Apôtres dans son *Dialogue*, au chapitre 63 (3).

(1) *La Doctrine Spirituelle*, II[e] Principe, section II, ch. 6, a. 2.

(2) Il ne s'agit pas ici d'une révélation privée portant sur quelque fait contingent futur ou sur quelque vérité nouvelle, c'est une contemplation plus pénétrante de ce qui est déjà dit dans l'Évangile. C'est la réalisation de la parole de Jésus : « Le Saint-Esprit vous enseignera et vous remettra en mémoire tout ce que je vous ai dit » (Jean, XIV, 26).

(3) Souvent dans ce Dialogue il est aussi question évidemment de la première conversion, par laquelle l'âme passe de l'état de dissipation ou d'indifférence à l'état de grâce, et à plusieurs reprises le Seigneur y dit : « Que nul ne soit assez fou pour remettre sa conversion au dernier instant de sa vie, car il n'est pas sûr que, à raison de son obstination, je ne lui fasse entendre le langage de ma

Leur première conversion avait eu lieu lorsque Jésus les avait appelés en leur disant : « Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Ils suivirent Notre-Seigneur, écoutèrent avec une vive admiration son enseignement, virent ses miracles, prirent part à son ministère. Trois d'entre eux le virent transfiguré sur le Thabor. Tous assistèrent à l'institution de l'Eucharistie, ils furent alors ordonnés prêtres et communièrent. Mais lorsque l'heure de la Passion, pourtant souvent prédite par Jésus, arriva, les Apôtres abandonnèrent leur Maître. Pierre même, qui l'aimait cependant beaucoup, s'égara jusqu'à le renier trois fois. Notre-Seigneur avait dit à Pierre après la Cène, ce qui rappelle le prologue du livre de Job : « Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment, *ut vos cribraret sicut triticum*; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point, et toi, quand tu seras converti, *et tu aliquando conversus*, affermis tes frères. » — « Seigneur, lui dit Pierre, je suis prêt à aller avec vous en prison et à la mort. » Et Jésus lui dit : « Pierre, je te le dis, le coq ne chantera pas aujourd'hui que tu n'aies nié trois fois de me connaître » (Luc, XXII, 31-34).

De fait, Pierre tomba, et renia son Maître même en jurant qu'il ne le connaissait pas.

Quand commença sa seconde conversion? Sitôt après son triple reniement, comme il est rapporté en saint Luc, XXII, 61 : « Au même instant, comme il parlait encore, le

divine justice... Personne ne doit donc tant différer; et cependant, si, par sa faute, on a perdu la grâce, on ne doit pas laisser, jusqu'à la fin, d'espérer d'être baptisé dans le sang » (Dialogue, ch. 75, trad. Hurtaud).

Mais il est nettement question aussi dans ce Dialogue de la seconde conversion, qui fait passer l'âme de l'état imparfait à la résolution profonde de tendre réellement et généreusement désormais à la perfection chrétienne.

coq chanta. *Le Seigneur, s'étant retourné, regarda Pierre. Et Pierre se souvint* de la parole que le Seigneur lui avait dite : Avant que le coq chante aujourd'hui, tu me renieras trois fois. *Et étant sorti, il pleura amèrement.* » Sous le regard de Jésus et la grâce qui l'accompagna, ce repentir de Pierre dut être bien profond et comme le principe d'une vie nouvelle.

Au sujet de cette seconde conversion de Pierre, il faut se rappeler ce que dit saint Thomas, III[a], q. 89, a. 2 : Même après une faute grave, si l'âme a un *repentir vraiment fervent et proportionné* au degré de grâce perdu, elle recouvre ce degré de grâce; elle peut même revivre à un degré supérieur, si elle a une contrition plus fervente encore. Elle n'est donc pas obligée de recommencer son ascension au début, mais elle la continue en la reprenant au point où elle était arrivée quand elle est tombée (1). Celui qui trébuche à mi-côte et se relève aussitôt, continue la montée.

Tout porte à penser que Pierre, par la ferveur de son repentir, non seulement recouvra le degré de grâce qu'il avait perdu, mais fut élevé à un degré de vie surnaturelle supérieur. Le Seigneur avait permis cette chute pour

(1) L'enseignement de saint Thomas est fort clair : « Contingit *intensionem* motus poenitentis quandoque *proportionatam esse majori gratiae*, quam fuerit illa, a qua ceciderat per peccatum, quandoque *aequali*, quandoque vero *minori*. Et ideo poenitens quandoque resurgit in majori gratia, quam prius habuerat, quandoque autem in aequali, quandoque etiam in minori » (III[a], q. 89, a. 2). Plusieurs théologiens modernes pensent qu'on peut recouvrer un haut degré de grâce perdu même par une attrition tout juste suffisante. Saint Thomas et les anciens théologiens ne l'admettent pas. Et nous voyons qu'analogiquement à la suite d'une indélicatesse notable une bonne amitié entre deux hommes ne revit au degré où elle existait d'abord que s'il y a, non seulement un sincère regret, mais un regret proportionné à la faute commise et à la profondeur de l'amitié qui existait avant cette faute.

qu'il fût guéri de sa présomption, devînt plus humble, et mît sa confiance non plus en soi-même mais en Dieu.

Il est dit dans le *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne, ch. 63 : « Pierre se retira dans le silence pour y pleurer, après avoir commis la faute de renier mon Fils. Sa douleur était cependant encore imparfaite, et elle le demeura quarante jours durant, jusqu'après l'Ascension. (Elle demeura imparfaite malgré les apparitions du Sauveur.) Mais quand ma Vérité fut retournée vers moi selon son humanité, Pierre et les autres disciples se retirèrent dans leur maison, pour attendre l'avènement de l'Esprit-Saint, que ma Vérité leur avait promis. Ils s'y tenaient enfermés, comme retenus par la crainte, parce que leur âme n'était pas parvenue à l'amour parfait. » Ils ne furent vraiment transformés qu'à la Pentecôte.

Il y eut pourtant là, pour Pierre et pour les Apôtres, avant la fin de la Passion du Sauveur, une seconde conversion manifeste, qui se confirma les jours suivants. Après sa résurrection, Notre-Seigneur leur apparut à plusieurs reprises, il les éclaira, comme il donna aux disciples d'Emmaüs l'intelligence des Écritures, et spécialement il fit réparer à Pierre son triple reniement, après la pêche miraculeuse, par un triple acte d'amour. Comme le rapporte saint Jean, xxi, 15, Jésus dit à Simon Pierre : « *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci?* Il lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit une seconde fois : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?* Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez bien que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui demanda pour la troisième fois : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?* Pierre fut attristé de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois : M'aimes-tu? et il lui répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. Jésus

lui dit : Pais mes brebis. » Puis il lui annonça en termes voilés son martyre : « Lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras point. »

Le triple reniement était réparé par ce triple acte d'amour. C'était l'affermissement de la seconde conversion de Pierre et une certaine confirmation en grâce avant la transformation de la Pentecôte.

Il y avait eu aussi pour saint Jean quelque chose de spécial juste avant la mort de Jésus. Jean, comme les autres Apôtres, avait abandonné Notre-Seigneur quand Judas arriva avec des hommes armés, mais, par une grâce invisible très forte et très douce, Jésus attira le disciple bien-aimé au pied de sa croix, et la seconde conversion de Jean eut lieu lorsqu'il entendit les sept dernières paroles du Sauveur qui expirait.

*
* *

Ce que doit être notre seconde conversion.
Les défauts qui la rendent nécessaire

Sainte Catherine montre dans son *Dialogue*, ch. 60 et 63, que ce qui s'est passé chez les Apôtres, nos modèles immédiatement formés par Notre-Seigneur, doit se reproduire d'une certaine manière en nous. Et même il faut dire que si les Apôtres ont eu besoin d'une seconde conversion, à plus forte raison en avons-nous besoin nous-mêmes. La Sainte insiste particulièrement sur les défauts qui rendent nécessaire cette seconde conversion, surtout sur *l'amour-propre*. Il subsiste à des degrés divers dans les âmes imparfaites, malgré l'état de grâce, et il est la source d'une multitude de péchés véniels, de défauts habituels, qui deviennent comme des traits du caractère et qui ren-

dent nécessaire une vraie purification de l'âme, même chez ceux qui d'une certaine manière ont été sur le Thabor, ou qui ont souvent participé au banquet eucharistique, comme les Apôtres à la Cène.

Dans son *Dialogue*, ch. 60, sainte Catherine de Sienne parle de cet amour-propre en décrivant *l'amour mercenaire des imparfaits*, qui, sans y prendre garde, servent Dieu par intérêt, par attachement aux consolations soit temporelles soit spirituelles, et qui, lorsqu'ils en sont privés, versent des larmes de tendresse sur eux-mêmes (1).

C'est un mélange en soi étrange (2), mais de fait très fréquent en nous, d'un amour de Dieu, qui a sa sincérité, et d'un amour désordonné de soi-même. On aime sans doute Dieu d'un amour d'estime plus que soi, sans quoi on ne serait pas en état de grâce, on aurait perdu la charité, mais on s'aime encore soi-même d'une façon déréglée. On n'est pas assez arrivé à s'aimer saintement soi-même pour Dieu et en lui. Cet état d'âme n'est ni blanc, ni noir; ce sont des grisailles, où il y a pourtant plus de blanc que de noir. On monte, mais il y a encore quelque tendance à redescendre.

On lit en ce chapitre 60 du *Dialogue* — c'est le Seigneur qui parle : « Parmi ceux qui sont devenus mes serviteurs de confiance, il en est qui me servent avec foi, sans crainte servile : ce n'est pas la seule crainte du châtiment, *c'est l'amour qui les attache à mon service* (ainsi Pierre avant la Passion). Mais cet amour ne laisse pas d'être *imparfait*,

(1) Item, *Dialogue*, ch. 89.

(2) Chez les anges, selon saint Thomas, ce mélange n'est pas possible, car ils ne peuvent pécher véniellement. Ils sont très saints ou très pervers. Ou bien ils aiment Dieu parfaitement, ou bien ils se détournent de lui par un péché mortel irrémissible. Cela vient de la vigueur de leur intelligence, qui s'engage à fond dans la voie où elle entre. Cf. I^{a} II^{ae}, q. 89, a. 4.

parce que *ce qu'ils cherchent dans ce service* (au moins pour une bonne part encore), *c'est leur propre utilité, c'est leur satisfaction ou le plaisir qu'ils trouvent en Moi.* La même imperfection se rencontre aussi dans l'amour qu'ils ont pour leur prochain. Et sais-tu ce qui démontre l'imperfection de leur amour? *Dès qu'ils sont privés des consolations qu'ils trouvaient en Moi, cet amour ne leur suffit plus et ne peut plus se soutenir.* Il languit et souvent il va se refroidissant de plus en plus vis-à-vis de Moi, quand, pour les exercer dans la vertu et les arracher à leur imperfection, je leur retire ces consolations spirituelles et leur envoie des luttes et des contrariétés. Je n'en agis ainsi pourtant que pour les amener à la perfection, pour *leur apprendre à se bien connaître,* à prendre conscience qu'ils ne sont rien et *que d'eux-mêmes ils ne possèdent aucune grâce* (1). L'adversité doit avoir pour effet de les porter à chercher un refuge en Moi, à me reconnaître comme leur bienfaiteur, *à s'attacher à Moi seul* par une humilité vraie...

« *S'ils ne reconnaissent pas leur imperfection,* avec le désir de devenir parfaits, *il est impossible qu'ils ne retournent pas en arrière.* » C'est ce qu'ont dit souvent les Pères : « Dans la voie de Dieu, qui n'avance pas recule. » Comme l'enfant qui ne grandit pas, ne reste pas un enfant, mais devient un nain, le commençant qui n'entre pas quand il le faudrait dans la voie des progressants ne reste pas un commençant, mais devient une âme attardée. Il semble, hélas! que la grande majorité des âmes se trouve, non

(1) C'est la connaissance quasi expérimentale de la distinction de la nature et de la grâce, connaissance toute différente de celle que donne la théologie spéculative. On apprend aisément d'une façon abstraite cette distinction des deux ordres, mais la voir pour ainsi dire concrètement et d'une manière presque continuelle, cela suppose un grand esprit de foi, qui, à ce degré, n'existe guère que chez les saints.

pas dans une des trois catégories des commençants, des progressants et des parfaits, mais dans celle des attardés. — Où somme-nous personnellement? — C'est souvent bien mystérieux, et ce serait une vaine curiosité de rechercher à quel point de l'ascension nous sommes parvenus; mais encore faut-il ne pas se tromper de route, et ne pas prendre par mégarde celle qui redescend.

Il importe donc de dépasser l'amour qui reste mercenaire, et qui le reste parfois à son insu. Dans ce même chapitre 60, il est dit : « C'est de cet amour imparfait que saint Pierre aimait le bon et doux Jésus, mon Fils unique, lorsqu'il éprouvait si délicieusement la douceur de son intimité (sur le Thabor). Mais dès que vint le temps de la tribulation, tout son courage l'abandonna. Non seulement il n'eut pas la force de souffrir pour lui, mais à la première menace la peur la plus servile eut raison de sa fidélité et il le renia en jurant qu'il ne l'avait jamais connu. »

*
* *

Sainte Catherine de Sienne, au chapitre 63 de ce même *Dialogue*, montre que l'âme imparfaite, qui aime le Seigneur d'un amour encore mercenaire, doit faire ce que fit Pierre après le reniement. Il n'est pas rare que la Providence permette aussi pour nous à ce moment quelque faute bien visible pour nous humilier et nous obliger à rentrer en nous-mêmes.

« Alors, dit le Seigneur (*ibidem*), après avoir reconnu la gravité de sa faute et en être sortie, l'âme commence à pleurer, par crainte du châtiment; puis elle s'élève à la considération de ma miséricorde, où elle trouve satisfaction et avantage. Mais elle est, dis-je, *toujours imparfaite et, pour l'amener à la perfection,... je me retire d'elle*, non

par grâce, mais *par le sentiment* (1)... Ce n'est pas ma grâce que je lui enlève, mais la jouissance qu'elle en éprouvait... pour l'exercer à me chercher Moi-même en toute vérité... avec désintéressement, foi vive, et haine d'elle-même. » Et comme Pierre répara son triple reniement par trois actes d'amour plus pur et plus fort, l'âme éclairée doit faire de même.

Saint Jean de la Croix dira, à la suite de Tauler, pour noter trois signes de cette seconde conversion : « On ne trouve ni goût ni consolation dans les choses divines, ni dans les choses créées... On garde pourtant le souvenir de Dieu, avec une sollicitude et un souci pénible : on craint de ne pas le servir... On ne parvient pas à méditer en recourant au sens de l'imagination, car Dieu commence à se communiquer, non plus par les sens, comme avant, au moyen du raisonnement, mais d'une façon plus spirituelle, par un acte de simple contemplation (*Nuit obscure*, l. I, ch. 9).

Les progressants ou avancés entrent ainsi, selon saint Jean de la Croix, dans « la voie illuminative, où Dieu nourrit et fortifie l'âme par contemplation infuse » (*Nuit obscure*, l. I, ch. 14).

Sainte Catherine de Sienne, sans apporter encore autant de précision, insiste particulièrement sur un des signes de cet état : *la connaissance expérimentale de notre misère* et de notre profonde imperfection, connaissance qui n'est pas précisément acquise; c'est le Seigneur qui la donne, comme *il regarda Pierre* sitôt après le renie-

(1) Ainsi Notre-Seigneur priva ses disciples de sa présence sensible et leur dit : « Il convient que je m'en aille »; il convenait en effet qu'ils fussent quelque temps privés de la vue de son humanité pour être élevés à une vie spirituelle plus haute, plus dégagée des sens, et qui ensuite, fortifiée, s'exprimerait sensiblement jusque par le sacrifice de leur vie, par leur constance dans le martyre.

ment. Alors Pierre reçut une grâce de lumière, il se souvint, et étant sorti, il pleura (Luc, XXII, 61).

A la fin de ce même chapitre 63 du *Dialogue*, le Seigneur dit, et c'est ce que développera saint Jean de la Croix dans la nuit passive des sens : « *Je me retire de l'âme* encore très imparfaite *pour qu'elle voie et connaisse son péché.* En se voyant en effet privée de consolation, elle en éprouve une peine qui l'afflige; *elle se sent faible, incertaine, prête au découragement* (sa présomption, comme celle de Pierre, est tombée), et *cette expérience lui fait découvrir la racine de l'amour-propre spirituel qui est en elle.* C'est pour elle un moyen de se connaître, de s'élever au-dessus d'elle-même, de siéger au tribunal de sa conscience, pour ne pas laisser passer ce sentiment sans lui infliger réprimande et correction. Elle doit alors *s'armer de la sainte haine de soi*, pour arracher la racine de l'amour-propre qui vicie ses actes, et pour vivre vraiment et tout à fait de l'amour divin (1). »

(1) On comprend que la Sainte emploie ce mot de « haine » pour exprimer l'aversion que nous devons avoir pour cet amour-propre ou amour désordonné de soi-même, qui est le principe de tout péché. *L'amour-propre,* dit-elle, ch. 122, l'amour égoïste de soi-même, *rend l'âme injuste envers Dieu, envers le prochain, envers elle-même;* il détruit en elle la vie sainte, la soif du salut, le désir des vertus. *Il l'empêche de réagir comme il le faudrait contre les injustices les plus criantes;* on ne le fait pas parce qu'on craindrait de compromettre sa situation, et *on laisse opprimer les faibles.* « L'amour-propre a empoisonné le monde et le corps mystique de la sainte Église; il a couvert de plantes sauvages et de fleurs fétides le jardin de l'Épouse » (*Dialogue,* ch. 122).

« Tu sais, dit le Seigneur à la Sainte (ch. 51), que *tout mal a sa source dans l'amour égoïste de soi-même,* et que cet amour est comme une ténèbre qui recouvre la lumière de la raison » et diminue considérablement le rayonnement de la lumière de la foi. — C'est ce que dit souvent saint Thomas (I^{a} II^{ae}, q. 77, a. 4) : « L'amour désordonné de soi-même est la source de tout péché et obscurcit le jugement, car lorsque la volonté et la sensibilité sont mal disposées (portées à l'orgueil ou à la sensualité), tout ce qui est conforme à ces inclinations déréglées paraît bon. »

La Sainte remarque au même endroit que de nombreux périls attendent l'âme qui est mue seulement par un amour mercenaire. *Ce sont,* dit-elle, *des âmes qui veulent aller au Père, sans passer par Jésus crucifié,* et qui *se scandalisent de la croix,* qui leur est donnée pour les sauver (1).

***

Quel sont les grands motifs qui doivent inspirer la seconde conversion, et quels en sont les fruits?

Le premier motif qui doit l'inspirer est exprimé par le précepte suprême qui est sans limites : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit* » (Luc, x, 27). Ce précepte demande l'amour de Dieu pour lui-même, et non par intérêt et attachement à notre satisfaction personnelle; il dit même que nous devons aimer Dieu *de toutes nos forces,* lorsque l'heure de l'épreuve a sonné pour nous, pour arriver finalement à l'aimer *de tout notre esprit,* lorsque nous serons établis au-dessus des fluctuations de la sensibilité en cette partie supérieure de l'âme, lorsque nous serons devenus des « adorateurs en esprit et en vérité ». De plus, ce précepte suprême est sans limites : la perfection de la charité est le but vers lequel tous les chrétiens *doivent tendre,* chacun selon sa condition, celui-ci dans le mariage, tel autre dans la vie sacerdotale ou dans la vie religieuse.

Sainte Catherine de Sienne y insiste aux chapitres 11 et 47 du *Dialogue* et rappelle que, pour observer parfaite-

(1) *Dialogue,* ch. 75.

ment le précepte de l'amour de Dieu et du prochain, il faut avoir l'esprit des conseils, c'est-à-dire l'esprit de détachement à l'égard des biens terrestres, et, selon l'expression de saint Paul, il faut en user comme n'en usant pas (ch. 47).

Le grand motif de la seconde conversion est ainsi exprimé au chapitre 60 : « *Mes serviteurs doivent sortir de ces sentiments d'amour mercenaire, pour devenir de vrais fils et me servir sans intérêt personnel.* Je récompense tout labeur, je rends à chacun selon son état et selon ses œuvres. Aussi, s'ils ne délaissent pas l'exercice de l'oraison et des autres bonnes œuvres, et s'ils vont toujours avec persévérance en progressant dans la vertu, ils arriveront à *cet amour de fils.* Et Moi, je les aimerai à mon tour comme on aime des enfants, parce que je réponds toujours par le même amour à l'amour qu'on a pour moi. Si vous m'aimez comme un serviteur aime son maître, je vous aimerai en maître, vous payant votre dû selon votre mérite; mais je ne me manifesterai pas moi-même à vous. *Les secrets intimes, on les livre à son ami,* parce qu'on ne fait qu'un avec son ami. On ne fait pas qu'un avec son serviteur...

« *Mais si mes serviteurs rougissent de leur imperfection, s'ils se mettent à aimer la vertu, s'ils s'emploient avec haine à arracher d'eux-mêmes la racine de l'amour-propre spirituel,* si, du haut du tribunal de la conscience et faisant appel à la raison, ils ne souffrent dans leur cœur aucun mouvement de crainte servile et d'amour mercenaire sans les redresser par la lumière de la très sainte Foi, je te dis qu'en agissant ainsi *ils me seront si agréables,* qu'ils auront accès au cœur de l'ami. Je me manifesterai moi-même à eux, ainsi que l'a proclamé ma Vérité quand elle a dit : « *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* » (Jean, XIV,

21). Ces derniers mots expriment la connaissance que Dieu nous donne de lui-même par une inspiration spéciale. C'est la contemplation, qui procède de la foi éclairée par les dons, de la foi unie à l'amour, qui savoure et pénètre les mystères.

*
* *

Un second motif qui doit inspirer la seconde conversion, c'est le *prix du sang du Sauveur*, que Pierre ne comprit pas avant la Passion, malgré ces paroles de la Cène : « Ceci est mon sang qui va être répandu pour vous » (Luc, XXII, 20). Il ne commença même à le bien comprendre qu'après la Résurrection. On lit à ce sujet dans le *Dialogue*, ch. 60 : « Voilà ce que mes serviteurs doivent voir et comprendre (au milieu des contrariétés et épreuves que je permets pour eux); *c'est que je ne veux rien d'autre que leur bien, leur sanctification, par le sang de mon Fils unique, dans lequel ils ont été lavés de leurs iniquités*. En ce sang ils peuvent connaître ma vérité, et ma vérité la voici : c'est pour leur donner la vie éternelle que je les créai à mon image et ressemblance, et que *je les créai à nouveau dans le sang de mon propre Fils*, en faisant d'eux mes fils adoptifs. » — Voilà ce que comprit saint Pierre après sa faute et après la Passion du Sauveur; alors seulement il comprit la valeur infinie du précieux sang répandu pour notre salut, du sang rédempteur.

On entrevoit ici la grandeur de Pierre humilié; il est ici beaucoup plus grand qu'au Thabor, car il a le sens de sa misère et de l'infinie bonté du Très-Haut. Quand Jésus avait annoncé pour la première fois qu'il devait aller à Jérusalem pour y être crucifié, Pierre, prenant son Maître à part, lui avait dit : « A Dieu ne plaise, cela ne peut arriver. » Il avait alors parlé, sans y prendre garde, contre

toute l'économie de la Rédemption, contre le tout plan de la Providence, contre le motif même de l'Incarnation. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur lui avait répondu : « Arrière de moi, Satan; tu n'as que des idées humaines, tu ne comprends rien aux choses de Dieu. » Et maintenant après sa faute et sa conversion, Pierre humilié a le sens de la Croix, et il entrevoit le prix infini du précieux sang.

On comprend pourquoi sainte Catherine ne cesse de parler, dans son *Dialogue* et dans ses Lettres, du sang qui donne l'efficacité au baptême et aux autres sacrements (1). A chaque messe, lorsque le prêtre l'élève sur l'autel, notre foi en sa puissance rédemptrice devrait devenir plus grande et plus vive.

*
* *

Un troisième motif qui doit enfin inspirer la seconde conversion, c'est *l'amour des âmes à sauver*, amour inséparable de l'amour de Dieu, puisqu'il en est l'effet et le signe; il doit devenir en tout chrétien digne de ce nom un véritable zèle, qui inspire toutes les vertus (2). Cet amour des âmes en sainte Catherine la porta à s'offrir en victime pour le salut des pécheurs. On lit dans l'avant-dernier chapitre du *Dialogue*, qui en est le résumé : « *Tu m'as demandé que je fasse miséricorde au monde...* Tu me suppliais de délivrer le corps mystique de la sainte Église des ténèbres et des persécutions, t'offrant toi-même pour que je punisse sur toi les iniquités de certains de mes ministres... Je t'ai dit que je veux faire miséricorde au monde, en te montrant que la miséricorde est ma marque distinctive. C'est par miséricorde, c'est à cause de l'amour

(1) *Dialogue*, ch. 75, 115 et 127.
(2) *Ibid.*, ch. 7.

ineffable que j'eus pour l'homme, que j'envoyai mon Verbe, mon Fils unique... (1)

« Je te promis aussi, et je te promets encore, que par la grande patience de mes serviteurs je réformerai mon Épouse; je vous invitai tous à souffrir pour elle, en te confiant la douleur que me cause l'iniquité de certains de mes ministres... En même temps et par contraste, tu as pu considérer la vertu de ceux qui vivent comme des anges... C'est par vos larmes et par vos humbles et continuelles prières que je veux faire miséricorde au monde. »

*
* *

Les fruits de cette seconde conversion sont, comme il arriva pour Pierre, *un commencement de contemplation* par *l'intelligence progressive du grand mystère de la Croix* ou de la Rédemption, intelligence vécue de la valeur infinie du sang du Sauveur répandu pour nous. Avec cette contemplation naissante, c'est une *union à Dieu* plus dégagée des fluctuations de la sensibilité, plus pure, plus forte, plus continuelle. Par suite c'est, sinon la joie, du moins *la paix* qui s'établit peu à peu dans l'âme au milieu même de l'adversité. C'est cette conviction, non plus seulement abstraite, théorique, confuse, mais concrète et vécue, que dans le gouvernement de Dieu *tout* est ordonné à la manifestation de sa bonté (2). Le Seigneur lui-même l'exprime

(1) Ces paroles expriment nettement que le motif de l'Incarnation fut un motif de miséricorde, comme le montre aussi saint Thomas, III^a^, q. 1, a. 3.

(2) Rien de plus facile que de concevoir spéculativement que la Providence ordonne au bien *toutes* choses sans exception; mais qu'il est rare de le bien voir concrètement, lorsque arrive quelque grande épreuve imprévue, qui semble briser notre vie. Rares sont ceux qui y voient tout de suite une des plus grandes grâces, celle de leur seconde ou de leur troisième conversion. Le vénérable Boudon,

à la fin du *Dialogue*, ch. 166 : « Rien n'a été fait et rien ne se fait que par le conseil de ma divine providence. *Dans tout ce que je permets, dans tout ce que je vous donne, dans les tribulations et dans les consolations, temporelles ou spituelles, je ne fais rien que pour votre bien, pour que vous soyez sanctifiés en moi, et pour que ma Vérité s'accomplisse en vous.* » C'est ce que dit saint Paul (Rom., VIII, 28) : « tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu » et qui persévèrent dans cet amour.

N'est-ce pas là la conviction qui s'établit dans l'âme de Pierre et des Apôtres après leur seconde conversion, et aussi dans l'âme des disciples d'Emmaüs, lorsque Notre-Seigneur ressuscité leur donna l'intelligence progressive du mystère de la Croix : « O hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes! leur dit-il. *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire?* Et, commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, il leur expliqua tout ce qui avait été dit de lui dans toutes les Écritures » (Luc, XXIV, 25). Ils le reconnurent à la fraction du pain.

Ce qui est arrivé à ces disciples sur le chemin d'Emmaüs doit nous arriver aussi, si nous sommes fidèles, sur le chemin de l'éternité. Si pour eux et pour les Apôtres il dut y avoir une seconde conversion, à plus forte raison elle est nécessaire pour nous. Et sous cette nouvelle

prêtre très écouté de son évêque et de plusieurs évêques de France, reçut un jour, à la suite d'une calomnie, une lettre de son évêque qui le frappait subitement de suspense et lui interdisait de dire la messe et de confesser. Aussitôt il se jeta au pied de son crucifix, en remerciant Notre-Seigneur de cette grâce dont il se jugeait indigne. Il était parvenu à la conviction concrète et vécue, dont parle ici sainte Catherine de Sienne, que dans le gouvernement de Dieu *tout*, absolument tout, est ordonné à la manifestation de sa bonté.

grâce de Dieu nous dirons aussi : « *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via* : Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures? »

La théologie aide ainsi à découvrir le sens profond de l'Évangile; mais plus elle avance, plus en un sens elle doit se cacher; elle doit disparaître un peu comme saint Jean-Baptiste après avoir annoncé Notre-Seigneur; elle aide à trouver le sens profond de la Révélation divine contenue dans l'Écriture et la Tradition, et quand elle a rendu ce service, il convient qu'elle s'efface. Pour restaurer les cathédrales, remettre quelques pierres ciselées au bon endroit, il faut faire un échafaudage; mais les pierres remises, l'échafaudage est enlevé et la cathédrale apparaît de nouveau dans toute sa beauté. La théologie sert aussi à nous montrer la fermeté des fondements de l'édifice doctrinal du dogme, la solidité de sa structure, la proportion de ses parties, et quand elle nous la fait entrevoir, elle s'efface devant la contemplation surnaturelle qui procède de la foi éclairée par les dons, de la foi pénétrante et savoureuse, unie à l'amour (1).

Il en est ainsi dans la question qui nous occupe, question vitale par excellence, de l'ordre de la vie intime de Dieu.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) C'est ainsi que saint Thomas à la fin de sa vie est élevé à une contemplation surnaturelle des mystères de la foi, qui ne lui permet plus de dicter la fin de la Somme théologique, la fin du traité de la Pénitence. Il ne peut plus composer des articles avec un « status quaestionis » sous forme de trois difficultés, un corps d'article et des réponses aux objections. L'unité supérieure à laquelle il est conduit lui montre les principes d'une manière toujours plus simple et plus rayonnante, et il ne peut plus descendre à la complexité de l'exposé didactique.

Le Don de force et la faim de justice

I. — Le don de force

> « Que Dieu vous accorde d'être fortifiés par la force qui vient du Saint-Esprit, de manière à devenir des âmes intérieures (1). »

Nous voici dans les mains de Dieu par le don de crainte. Il nous a inspiré ce refuge vers lui, le Père tout-puissant, de manière que nous soyons de bons instruments dans sa main. Il va maintenant pouvoir faire quelque chose de nous, son œuvre, nous faire monter par les voies de la vie intérieure jusqu'à la vie éternelle.

Lorsqu'on a un outil bien en main, on attaque la besogne, et la qualité de cette attaque, c'est la force, la vigueur. Et donc, tout naturellement, c'est le don de force qui doit être utilisé après celui de crainte, afin que, par l'Esprit-Saint, nous puissions faire notre tâche vigoureusement, nous défendre contre les obstacles et nous frayer un chemin jusqu'à la vie éternelle consommée.

I. — La vertu de force

La force est une vertu de la plus haute importance dans la vie chrétienne. Elle est d'ailleurs importante

(1) Ephés., III, 16.

pour tout. Il ne suffit pas que nous ayons des pensées très hautes, des désirs fervents, si, au service de ces pensées et de ces désirs, nous n'avons pas en mains une volonté forte. Notre-Seigneur n'a pas manqué de nous le dire. Quand il fait l'éloge du Précurseur, il reste comme en admiration devant lui. Il dit : « Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? » Mais qu'y a-t-il de commun entre un faible roseau et celui dont la voix tonnait dans le désert? — Non, Jean-Baptiste est un fort.

Quand Notre-Seigneur lui-même ouvre la bouche pour prononcer le discours sur la montagne, « il parlait, dit l'Évangile, comme celui qui a la puissance, et non pas comme les scribes et les pharisiens (1) ». Jésus fut un fort. Fort dans son agonie pour la supporter et, se relevant de sa tristesse, pour fixer la volonté de son Père. Il a marché, gardant sa force devant Pilate, devant Hérode, devant la foule en délire. Et au dernier moment, sa tâche finie, n'a-t-il pas dit, rendant son âme à son Père dans un acte suprême de possession de lui-même : « Je remets mon âme entre vos mains »?

Notre-Seigneur avait la force à sa source; mais nous pouvons l'imiter à notre degré. Il aimait à faire l'éloge de la force : « Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, dit-il, tout est en paix (2). » C'est l'image du juste qui a la vertu de force; il garde sa maison, il est bien armé, il est fort, tout ce qu'il possède est en paix; il n'y a pas de tentation, d'embûches assez puissantes contre un homme suffisamment armé. Par contraste, nous voyons Notre-Seigneur juger la faiblesse. Montrant le faible, celui qui n'est pas aussi bien armé : « Que le

(1) Matth., VII, 29.
(2) Luc, XI, 21.

roi compte, dit-il, si avec cinq mille hommes il peut aller à la rencontre de celui qui vient à lui avec vingt mille; sinon qu'il demande la paix (1). » Quand il s'agit de notre vie intérieure, demander la paix, c'est renoncer.

La force est donc nécessaire. Et lorsqu'elle est au service de la vérité, du droit, de la volonté de faire le bien, il n'y a pas de plus grande ouvrière de travail, comme aussi de plus grande protectrice des travaux accomplis. Il faut être fort pour créer une œuvre et pour la protéger.

Pour cela, le Saint-Esprit, parmi les dons qu'il nous donne avec la grâce, a mis en nous la vertu de force. La force peut être une vertu humaine, acquise par les actes répétés de ceux qui combattent, travaillent à mener une vie honnête, à accomplir les œuvres qui les sollicitent. Cette vertu doit être autrement grande quand il s'agit d'accomplir, avec des moyens humains, une volonté et une intelligence humaines, des passions humaines, l'œuvre de notre salut, si élevée et qui rencontre tant de dangers. Aussi, pour que l'enfant de Dieu ne soit pas, lorsqu'il entrera en usage de la raison, à la merci des obstacles qui pourront l'assaillir, Dieu lui a donné au baptême, avec la grâce sanctifiante, une vertu de force; elle se trouve en lui toute formée, il n'aura qu'à la faire grandir. Le chrétien est déjà un fort; il a la vertu de force, il peut travailler, lutter. Et il est bon d'être ainsi convaincu que si l'on est faible, si l'on ne fait pas tout ce que l'on peut pour accomplir le devoir, c'est que l'on n'a pas utilisé cette ressource mise en nous par Dieu : la vertu de force.

II. — Le courage chrétien

Le Saint-Esprit nous a donné la force surnaturelle qui

(1) Luc, xiv, 31.

nous était nécessaire. Nous devons donc agrandir nos désirs à la hauteur de la prédestination divine. L'âme chrétienne la plus humble a une très haute destinée : elle doit devenir une élue, une sainte du ciel, c'est le but que Dieu veut pour elle. Il nous a prédestinés, dit saint Paul, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, afin que nous soyons saints et immaculés (1).

Il ne faut pas d'âmes pusillanimes, petites, qui se contentent d'un petit lot, qui se fassent une petite vie dans la grande vie chrétienne. Il faut des âmes à la hauteur du but, âmes vigoureuses, ne reculant pas, n'hésitant pas, mais donnant leur plein, disant : Je dois aller jusqu'au ciel, ma vie est une préparation à la hauteur de vie éternelle. Des âmes magnanimes ! La *magnanimité*, la grandeur d'âme, est la première forme que prend la vertu de force dans un cœur chrétien. Soyons de ces âmes. Voyons la fureur des hommes pour arriver à la première place : c'est l'ambition, toujours petite, parce que son but est sur la terre. Nous devons la transposer, mettre nos désirs, nos projets à la hauteur du but fixé par Dieu.

Mais ce n'est pas tout. Quand nos désirs sont à la hauteur, il faut mettre la main à l'œuvre pour que chaque jour nos activités soient aussi à la hauteur. C'est l'œuvre de la vertu, vertu qui progresse. Pour remplir nos devoirs de chrétiens, les devoirs de notre vie religieuse, il faut les attaquer vigoureusement. Cette nouvelle tâche de la force s'appelle le *courage chrétien.*

Lorsqu'on est en face d'une tâche, pour ne pas se laisser rebuter, mais pour l'aborder, la commencer par le

(1) Ephés., I, 4.

commencement et la poursuivre avec vigueur, il faut une âme courageuse. Pour se donner à sa tâche de chrétien, et pour s'appliquer à chaque chose comme la conscience montre qu'elle doit être faite, il faut une grande vertu. C'est avec le courage qu'on fait les œuvres, et il n'y a pas d'œuvre qui ne soit le fruit d'un courage qui s'est dépensé sans compter.

Pour nous, le devoir se présente sous une forme austère, difficile à la longue, celle de la régularité. Nous avons une règle qui nous trace nos devoirs, ceux de notre vie intérieure, ceux de notre vie de communauté, de notre vie d'apostolat, ceux de nos différents emplois. Nous sommes ainsi en face d'une multitude de devoirs qui sont catalogués, et, à tout instant, sans trêve, nous sommes en présence d'un exercice à accomplir. Rien ne demande plus de courage que cet exercice de la régularité. Celui qui s'y montre fidèle peut vraiment se dire : J'ai fait mon devoir. Cette conscience du devoir accompli est la récompense donnée aux âmes courageuses. Il ne faut pourtant pas forcer la note : vouloir, par exemple, avec une santé débile, remplir de lourdes tâches. Il faut tenir compte des possibilités et demander des permissions qui mettent des limites aux devoirs. Mais même avec les dispenses et les impossibilités, il nous en reste assez. Nous ne pouvons, sans être très courageux, tendre à notre fin sublime comme nous devons y tendre. Pratiquer cette régularité sans négligences, sans infidélités dans les petites choses, c'est éprouvant; mais c'est sanctifiant, parce que dans tous ces efforts il passe de l'amour de Dieu; sans cet amour, nous ne serions pas courageux. Ainsi, tous nos actes méritent-ils excellemment par ce courage.

Il est du courage chrétien un autre aspect plus ingrat,

plus difficile, plus méritoire aussi que le premier, encore qu'il paraisse faire moins. Il faut du courage pour travailler; encore voit-on la réussite de ses œuvres. Mais quand on souffre, on ne voit rien. Il ne s'agit plus d'attaquer, mais de *supporter* : supporter la douleur physique qui nous empêche de nous dépenser dans nos activités les plus chères; supporter les peines de l'esprit, provoquées par les obscurités de la foi, ou les scrupules, ou la lassitude, l'ennui, la dépression, peines que Notre-Seigneur a éprouvées dans son agonie, quand il disait : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Les peines de cœur qui nous font parfois ployer dans l'angoisse, à propos de ceux que nous aimons, à propos des êtres chers que nous avons laissés... Notre vie est remplie de peines de toutes sortes. Peines qui nous viennent de nos péchés, de nos infirmités, des personnes qui sont autour de nous et qui, justement ou injustement, nous sont à charge. Des obstacles extérieurs se dressent contre nous, nos ennemis triomphent. Notre âme est opprimée. Des pièges nous sont tendus pour nous entraîner vers le mal ou vers le moindre bien. Il nous faut du courage pour supporter, pour résister, pour tenir, pour *maîtriser son âme*, afin qu'elle reste tranquille sous le regard de Dieu, pour la *posséder*, comme dit Notre-Seigneur : « Dans votre souffrance, vous posséderez votre âme (1). » Aller jusqu'au bout, sans faiblesse, en faisant la volonté de Dieu, et mériter la vie éternelle, c'est l'œuvre de la force.

Enfin, ce n'est pas seulement pendant un instant qu'il faut avoir de grandes vues et user de courage pour travailler et pour supporter; c'est pendant toute une vie, minute après minute. Et la vie dure, et les obstacles se

(1) Luc, xxi, 19.

renouvellent. Une autre vertu doit couronner la force : la *persévérance*, vertu qui ne se lasse pas, qui se retrouve toujours agissante.

Le Saint-Esprit nous donne le germe de cette force au baptême avec la grâce sanctifiante et dans elle. Avec cette énergie qui procède de l'amour de Dieu et avec l'amour de Dieu, nous pouvons aller jusqu'au martyre, l'acte suprême qui puisse survenir dans une vie humaine : se laisser percer, brûler, arracher les membres sans murmurer, en tenant son cœur fixé au ciel.

III. — Nécessité du don de force

Précisément, la hauteur du but et ce quelque chose de tendre que doit avoir notre force pour réussir sont pour l'âme une source de difficultés, une occasion de faiblesse. Nous savons que la grâce est toute-puissante et qu'elle ne nous manque jamais; mais nous ne la possédons pas avec cette confirmation qu'elle aura dans le ciel : elle est en nous si exposée à des défaillances, que nous pouvons la perdre. Les périls sont si grands, la tâche est si haute, que nous avons lieu de craindre, si nous gardons *seuls*, même avec les énergies divines de la vertu de force, la direction de notre vie. Nos bonnes volontés sont au-dessous de notre tâche. Nous l'éprouvons bien quand, à la suite d'une lumière reçue, d'une bonne confession, d'une retraite, nous nous sommes proposé une chose précise qui demandait du courage : nous nous sommes mis à l'œuvre après avoir demandé le secours divin, et nous n'avons pas réussi. Il fallait quelque chose de plus, un secours plus divin encore.

Le Saint-Esprit a pitié de notre faiblesse; il ne veut pas

nous laisser seuls maîtres de l'énergie qu'il nous donne, il la complète par un *don*. Le don de force vient en aide à notre vertu de force. Le don n'est plus fondé sur des énergies possédées par nous d'une façon permanente, et dont nous pouvons user ou ne pas user — encore qu'il nous appartienne de tendre notre voile —, il vient du Saint-Esprit, et quand le Saint-Esprit s'empare de nous, nous sommes irrésistiblement poussés, et non plus soumis aux aléas et aux vacillations de notre gouvernement personnel.

IV. — Effets du don de force

C'est le contraste que nous voyons chez les Apôtres avant et après la venue de l'Esprit-Saint. Si l'on voulait dépeindre les êtres les plus peureux, les plus couards, les plus timides du monde, il n'y aurait qu'à regarder les Apôtres dans l'Évangile : ils ont peur de tout. Pierre donne bien l'illusion de la force, mais c'est de l'impulsion; il tire son glaive, coupe d'oreille d'un soldat : c'est bien de cela qu'il s'agit ! L'instant d'après, il se sauve devant une servante. Il est absent du crucifiement; « il suivait de très loin », est-il dit (1). Tous les Apôtres ont fui. Et pourtant nous pouvons penser qu'ils avaient la grâce divine, la vertu de force, la charité. Notre-Seigneur les appelait ses amis, mais ils n'avaient pas reçu le Saint-Esprit. Quand une fois ils l'ont reçu, nous les retrouvons pleins de courage. Ces bateliers, qui ne savaient pas parler ni se tenir, sont maintenant en face des puissants, des étrangers et ne se troublent pas; ils parlent avec assurance au milieu d'une foule d'hommes et les retournent comme un gant. Pierre qui a tremblé devant une ser-

(1) Marc, xiv, 54.

vante ne craint plus devant le grand-prêtre lui-même : « Nous ne pouvons pas, lui dit-il, ne pas dire ce que nous avons vu et entendu (1). » Et encore : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (2). » Quelle différence entre la vertu avec ses retours et ses difficultés, et le don qui communique cet élan ! Le Saint-Esprit s'est emparé des Apôtres et en a fait des lions. Il les a guidés toute leur vie. En tombant sur eux et aussi sur saint Paul, il nous a procuré ce grand œuvre de l'expansion du christianisme, et c'est pourquoi nous sommes sauvés. Ils y ont perdu leur vie, mais leur sang fut une semence de chrétiens.

On peut tout espérer quand on voit cette transformation. Le principe de la force du Saint-Esprit est la toute-puissance de Dieu. Nous disons : *Patrem omnipotentem*, mais le Fils aussi est tout-puissant, et le Saint-Esprit également, et il communique sa toute-puissance à l'âme dans le don de force.

V. — Caractères du don de force

1° *Efficacité.* — Cette même puissance qui a ressuscité Notre-Seigneur est à la disposition du Saint-Esprit pour nous ressusciter d'entre les morts. On ne peut pas être plus bas que mort : quoi de plus inerte, de plus impuissant qu'un cadavre ? Notre-Seigneur est devenu ce cadavre, et la puissance de Dieu l'a ressuscité ! Cette résurrection fut la grande dévotion de saint Paul. Quand il se sentait faible, à la pensée que d'un mort Dieu avait fait le Vivant qu'est le Christ ressuscité, il reprenait courage, mettant sa confiance dans cette force avec laquelle

(1) Act., IV, 20.
(2) Act., V, 29.

il n'est rien que nous ne puissions faire. Cette puissance, cette force qui a ressuscité Notre-Seigneur d'entre les morts, le Saint-Esprit la met à notre disposition. Et l'apôtre concluait à la résurrection de nos corps, mais aussi à la résurrection de nos âmes, laissant leurs péchés, leurs infirmités ; c'est la suppression de toute impuissance dans la vie chrétienne. L'Esprit vit toujours pour nous faire passer de la mort à la vie et nous faire monter malgré nos faiblesses.

2° *Assurance de vaincre.* — Par ce don de force, sous cette toute-puissance de Dieu que nous communique le Saint-Esprit, que va-t-il se passer? Quand les âmes ont demandé la force de Dieu et qu'elle descend en elles, elles ont une confiance absolue qui domine toute situation, toute difficulté. La confiance d'échapper à tous les périls, d'accomplir toute œuvre qui s'imposera à elles comme un devoir, qui fera partie de leur prédestination. Il n'est rien que nous ne puissions faire, quand la force du Saint-Esprit est avec nous. Saint Paul disait : « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les futures, ni ce qui est en haut ou en bas,... rien absolument ne peut me séparer de l'amour de Dieu que j'ai dans le Christ Jésus (1). » Il avait cette confiance absolue dans la force de Dieu qui était avec lui, pour détourner tous les obstacles et être à la hauteur de toutes ses tâches. Lui, si humble, qui se reconnaissait si misérable, ajoutait : « Je puis tout en celui qui me fortifie (2). »

C'est qu'avec le don de force nous n'agissons plus comme seuls maîtres et seuls chefs de notre vie, mais

(1) Rom., VIII, 39.
(2) Philip., IV, 13.

comme instruments de la toute-puissance du Saint-Esprit. Il est des âmes en qui rayonne cette confiance dominatrice. Telle notre sainte Jeanne d'Arc, qui est l'incarnation du don de force. Qu'il s'agisse pour elle d'attaquer ou de supporter, elle ne doute pas, elle va, elle domine tout. Sa carrière se déroule parmi les luttes et les procès; elle ne se laisse troubler par rien, elle a confiance d'échapper au péril, elle se lance dans la mêlée; son don d'elle-même va jusqu'à la mort, et, au dernier moment, elle empoigne la croix et dit encore : « Jésus. »

3° *Activité victorieuse.* — Lorsque nous sommes ainsi sous l'action du Saint-Esprit, il s'ensuit que l'activité avec laquelle nous allons au devoir et à la souffrance devient une activité victorieuse.

L'âme exposée à l'influence de l'Esprit de force s'avance au milieu de la vie, dominant tout : avec la vertu elle se laissait encore abattre, avec le don elle accomplit invinciblement sa tâche, soutient la régularité, surmonte les obstacles, domine la souffrance ; elle a une impression de vigueur, avec l'assurance que rien ne l'arrêtera. Elle peut encore avoir de petits côtés, des faiblesses, des lacunes; se trouvant dans une chair mortelle, ce n'est pas encore la réalisation parfaite de la sainteté, mais elle est habituellement calme, assurée, décidée, sa vie est une suite de victoires. Ce n'est pas dans sa force humaine qu'elle a pris cela, mais dans sa docilité au Saint-Esprit; elle a la dévotion à la force de l'Esprit divin, ne se fiant pas à elle, sachant que si elle peut avoir quelques bonnes velléités, elle ne peut rien achever. Elle se dit avec saint Paul que « ce qui est infirme, mais vient de Dieu, est plus fort que tous les hommes (1) », et elle est prête à remplir sa destinée.

(1) I Cor., I, 25.

Concluons. Il nous faut le souffle de l'Esprit de force pour construire en nous l'homme intérieur, mener une vie intérieure vraie, profonde. Demandons au Saint-Esprit de faire cette œuvre en nous, qui n'est pas autre chose que la préparation de l'homme éternel, et de nous faire vivre avec Dieu d'une façon continue. Cela se fera, à condition que nous soyons des instruments, comme le pinceau que l'Artiste divin tiendra pour retracer les traits de l'homme intérieur; demandons-le-lui !

O Saint-Esprit, don du Père et du Fils, donnez-nous d'être fortifiés par cette force qui est selon vous, afin que nous devenions des âmes intérieures, que nous accomplissions avec nos petits moyens ce chef-d'œuvre qui s'appelle une âme intérieure sur la terre, et qui sera demain, dans le ciel, une âme de saint.

II. — La faim de justice

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés (1). »

Par justice il faut entendre ici la *sainteté* ; il semble que c'est le véritable sens du mot. Il ne s'agit pas en effet de la vertu particulière de justice, mais de cette justice générale que Dieu nous donne et qui est identique à la justification par la grâce sanctifiante. La sanctification

(1) Matth., v, 6.

de l'âme est à bon droit appelée justice parce qu'elle nous met en règle et nous rend justes vis-à-vis de lui : telle est la sainteté.

I. — Raccordement du don et de la béatitude

Cette béatitude nous est présentée par nos maîtres habituels comme renfermant l'activité caractéristique du don de force. Au premier abord on ne conçoit pas bien ce rapprochement. Mais remarquons que les forts d'ordinaire ont un grand appétit. Il y a correspondance entre la puissance de faire une œuvre, aussi bien matérielle que spirituelle, et l'appétit, le désir. Au spirituel, les forts, ceux qui peuvent faire des œuvres, travailler, ont un appétit, une faim, une soif de déployer leurs forces; ils ont la magnanimité, de grands désirs. Ce n'est donc pas arbitrairement que sont rapprochés les affamés de sainteté et les forts par le Saint-Esprit.

D'autant plus que la force infusée par le Saint-Esprit dans ses inspirations est proportionnée au but qu'il a en vue. Et que voit-il ? Il scrute jusqu'au fond des profondeurs de Dieu, il voit la sainteté infinie de Dieu. C'est là l'idéal qu'il aura pour nous. Il nous pousse à l'infini de la sainteté. Telle est la perfection sans limites où l'âme tend quand elle est poussée par le Saint-Esprit : elle est alors affamée et assoiffée de sainteté. Et voilà par où le raccord se fait entre cette béatitude et le don de force.

II. — Faim et soif de sainteté en Notre-Seigneur

Voyons maintenant ce qu'est cette faim et cette soif de sainteté, d'abord en Notre-Seigneur, puis en nous-mêmes.

La faim et la soif sont des besoins *impérieux*, violents, qui exigent naturellement leur satisfaction.

La faim et la soif sont de plus des besoins toujours *renaissants*. Quand on les a apaisés, on en est libéré pour quelques heures, ensuite ils reviennent et veulent de nouveau être satisfaits.

Enfin, on éprouve un certain *contentement* physique, naturel, à les satisfaire; c'est la joie de faire un bon dîner, de manger du pain quand on a faim.

Tels sont les trois caractères de la faim et de la soif : ces paroles de Notre-Seigneur n'ont pas été dites en l'air.

Regardons maintenant ce besoin de sainteté, de justice en notre modèle à tous : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il s'est servi expressément de ces deux mots, faim et soif, pour caractériser son état d'âme, la force avec laquelle il se donnait à son œuvre.

Quand ses disciples, après l'avoir quitté au bord du puits de Jacob, viennent le presser de manger. « J'ai une nourriture, dit-il, que vous ne connaissez pas (1) », un aliment invisible, immatériel. Cette nourriture, il la traduisait ensuite : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir jusqu'au bout son œuvre (2). » Voilà son besoin impérieux, toujours renaissant, qu'il se satisfait à contenter, mais qui laisse place à de nouveaux appétits. Il n'y a pas de parole plus forte : la volonté de son Père, c'est sa nourriture, son aliment nécessaire, quotidien, il n'en a pas eu d'autre. L'Apôtre nous dit : « Entrant dans le monde, il a dit : Me voici, ô Père, pour faire votre volonté (3). » Et en sortant de cette vie, il a répété par trois fois : « Pas ma volonté,

(1) Jean, IV, 32.
(2) Ibid., 34.
(3) Hébr., X, 5.

mais la vôtre, ô Père (1). » Il n'a pas fait un pas sans se la proposer, c'est de cela qu'il avait faim.

L'Évangile parle aussi tout au long du calice dont Notre-Seigneur avait soif. Il en parle une première fois quand il annonce sa passion et sa mort : A Jacques et Jean qui demandent part à sa gloire, Notre-Seigneur répond : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? (2) » Au moment de son arrestation à Gethsémani, il dira à Pierre : « Le calice que m'a donné le Père, est-ce que je ne dois pas le boire? (3) » Dans son agonie, nous retrouvons ce calice, le calice de la volonté de son Père. Dans l'épreuve qu'il traverse, Notre-Seigneur a un premier mouvement de répulsion, de tristesse, d'angoisse devant ce calice : « S'il était possible, ô Père, que ce calice s'éloigne de moi... » Et pourtant, il était venu pour le boire. Il se reprend devant ce même calice : « Non pas ma volonté, ô Père, mais la vôtre (4) », et il l'accepte. Sur la croix, il dit cette parole incompréhensible : « *Sitio.* » C'est toujours le même calice dont il a soif. On croit le contenter en lui donnant à boire, mais il ne veut pas de ce breuvage. Au bord du puits de Jacob (5) il avait dit cette même parole : « J'ai à boire une eau que vous ne comprenez pas. » Il a soif de ce calice d'amertume, de souffrance qu'il doit absorber afin de nous sauver. Et lorsqu'il l'a bu jusqu'à la lie, il peut dire : « *Consummatum est.* » Tout est consommé. J'ai bu le calice jusqu'au fond, je n'ai plus qu'à livrer ma vie.

Notre-Seigneur avait faim et soif de cette sainteté, de

(1) Marc, XIV, 36 et ss.
(2) Marc, X, 38.
(3) Jean, XVIII, 11.
(4) Marc, XIV, 36.
(5) Jean, IV.

l'accomplissement de la volonté du Père, et en particulier de celle qui voulait sa mort, son sacrifice, pour que l'injure faite à la sainteté de Dieu soit réparée et que l'humanité puisse de nouveau être sainte. Voilà Notre-Seigneur en face de la faim et de la soif de la justice, de ce besoin impérieux de sainteté, de cette sanctification active de nos âmes où il a trouvé la consommation de son œuvre.

III. — Faim et soif de la justice en nous

Que devons-nous faire pour avoir ainsi faim et soif de la sainteté?

Il faut que cette faim et cette soif soient en nous à l'état *impérieux*. Si nous avons de bons désirs, de bonnes volontés, mais intermittentes, faibles, nous n'arriverons qu'à des résultats modestes, suffisants peut-être pour être sauvés, pour mener une vie religieuse honorable, mais non pas pour avoir une vie chrétienne poussée à fond, une vie religieuse pleine, avec toute la profondeur et l'étendue qu'elle doit obtenir. L'Esprit de force vient à notre secours en nous inspirant cette assurance produite par la communication de sa propre force, et cette activité dominatrice qui est comme quelque chose de son désir de la sainteté.

L'Apôtre dit : « La charité, l'amour de Jésus-Christ nous presse (1). » Elle est en nous à l'état de besoin violent, elle ne nous laisse pas tranquille. Et nous avons de quoi faire pour aimer Dieu par-dessus toutes choses et accomplir sa volonté sans cesse avec ardeur. C'est le sen-

(1) II Cor., v, 14.

timent qu'inspire le Saint-Esprit qui, en nous donnant la force, nous donne aussi ses appétits.

C'est un état fréquent chez les saints que cet état d'appétit de la sainteté. Nous le voyons de la façon la plus frappante chez sainte Catherine de Sienne. Sa faim de sainteté est extraordinaire, tant dans sa vie contemplative que dans sa vie active! Simple jeune fille, elle ira aux sociétés les plus mêlées, jusque sur l'échafaud, s'il le faut, pour soutenir un criminel; elle ira en Avignon, et, au milieu de ces actes extérieurs, dans le fond elle poursuivra la sainteté jusqu'au fini le plus consommé. Elle aura la crainte, le scrupule même, la douleur amère de la moindre faute qui pourra lui échapper : un regard détourné un instant sur un frère qui passait... Elle a senti le besoin pressant du fini dans la perfection.

Ce besoin impérieux doit être aussi en nous toujours *renaissant*. Certaines âmes ont parfois des ardeurs qui se déclarent et les enflamment pendant quelque temps. Puis il arrive que, le temps changé, les circonstances n'étant plus les mêmes, le milieu différent, elles se croient autorisées à laisser éteindre leur ferveur. Ce n'est pas ainsi qu'est la faim selon l'Esprit. Elle se redresse toujours, elle est persévérante : « Faisant le bien, n'ayons pas de défaillance », dit saint Paul (1). Qu'il fasse beau ou triste au dedans, que telle ou telle passion se soulève, que les influences extérieures qui nous consolent ou nous affligent changent, l'âme qui a la force du Saint-Esprit conserve toujours renaissantes sa faim et sa soif : elle reste la même, parce que ce n'est pas sur ses forces qu'elle s'appuie, mais sur la communication de la force de Dieu que lui donne le Saint-Esprit.

(1) II Thess., III, 13.

Nous pourrions ici faire notre examen de conscience. Nos négligences, nos torpeurs, nos inconstances qui nous empêchent de faire le bien à fond, d'une façon continue, tout cela vient de ce que nous n'avons pas assez faim de la sainteté. Le Saint-Esprit peut nous donner cette faim, puisque nous avons en nous le don de force, qui est destiné à la produire. De nous-mêmes nous ne pourrions l'avoir; mais tendons notre voile, ouvrons notre cœur, exposons-nous à l'action du Saint-Esprit, pour qu'il nous communique cette force impérieuse et toujours égale à elle-même.

Enfin, participant à toutes les propriétés de la faim, ce besoin, quand il est rempli, nous donne de la *joie*. Lorsque nous avons fait effort pour suivre l'inspiration du Saint-Esprit, lorsque nous arivons à une certaine continuité dans l'œuvre de Dieu ou que nous accomplissons une œuvre plus difficile, nous sentons un contentement intérieur. L'âme vient de faire un sacrifice, un effort, elle sent de l'apaisement, sa faim est apaisée pour un temps.

C'est ainsi que sainte Catherine, après un effort qui demandait plus de sacrifice, — quand, par exemple, soignant une lépreuse, elle avait fait un effort suprême pour surmonter le dégoût et se dévouer à celle qui la persécutait —, sentait sa faim de sainteté apaisée dans un repas magnifique. Elle était heureuse, et Notre-Seigneur lui apparaissait, lui disait son contentement, sanctionnant ainsi cet état d'apaisement dans lequel elle était entrée. Après une journée où nous avons bien rempli notre devoir, nous sommes comme nourris de la volonté de Dieu, nous sommes apaisés, tranquilles; c'est la joie spirituelle promise à ceux qui font effort pour contenter la volonté de Dieu.

Puisqu'il en est ainsi et que le Saint-Esprit veut nous aider, nous n'avons qu'à invoquer son secours, nous mettre sous son influence, et il nous donnera cette faim et cette soif de la justice. Il arrivera ainsi que, d'une manière toute simple, nous résoudrons une foule de problèmes et surmonterons une multitude de tentations qui nous viennent sous la forme des trois concupiscences. Sous l'impulsion du Saint-Esprit, il nous suffisait, au point de vue de la pauvreté, du simple mot : « Peu », pour nous retirer de tout. De même, pour la sainteté, en nous inspirant faim et soif, le Saint-Esprit nous donnera une sorte de flair, de tact, de sens divin avec lequel nous marcherons, sachant toujours comment nous comporter en face des devoirs et des obstacles divers.

Il faut pourtant nous garder des illusions. Il est des personnes à qui leur imagination donne une faim de sainteté factice, qui n'est pas selon le Saint-Esprit, mais selon leur goût et qui deviennent par là des tyrans pour les autres. Jamais la véritable faim de la sainteté n'a de ces écarts, comme jamais l'inspiration n'est contraire à la prudence ni à l'obéissance. Nous ne devons pas nous croire autorisés par le Saint-Esprit à une faim de sainteté personnelle, par exemple à un amour intransigeant pour telle observance, telle mortification, et cela contre l'autorité, la règle, la prudence. Éliminons ces choses, conservons ce qui est bon. « Éprouvez les esprits, disait saint Paul; ce qui est bon, tenez-le ferme (1). » Si nous sommes véritablement sous l'influence du Saint-Esprit, cela nous conduira loin — selon l'obéissance et la prudence, le terrain est large — très loin dans le fini de la perfection, de la sainteté, dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

(1) I Thess., v, 21.

IV. — Pratique

Voyons de plus près ce que nous inspire la faim de la sainteté, cette faim qui nous vient du Saint-Esprit.

1° *La faim et la soif de la doctrine divine.* — C'est par là que le vrai Dieu se fait jour en nous, qu'il nous est connu pour se fare aimer. Cette doctrine est contenue d'abord dans les enseignements du Nouveau Testament et la doctrine de l'Église. Certains saints ont médité avec l'Esprit de Dieu sur les paroles de Dieu, et ils nous les donnent plus expliquées et renfermant encore l'émotion qu'ils ont éprouvée. Cette doctrine nous fait connaître Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, sa vie divine, la charité avec laquelle le Père envoie son Fils, Notre-Seigneur avec sa double nature, son Cœur adorable, organe de l'amour substantiel de Dieu, les gestes de sa vie qui traduisent en partie la sainteté du Père; le drame de la Rédemption dont nous sommes la cause, le Saint-Esprit avec ses bontés, ses attentions, son influence, l'Église, survivance de Notre-Seigneur, les sacrements, les Saintes Écritures, les enseignements de l'Église, la liturgie, les écrits des docteurs et des saints, notre *Credo* en particulier : voilà la nourriture dont nous devons avoir faim, nourriture de la contemplation et de la charité véritable qui, dans la mesure où elle est instruite, trouve le vrai Dieu. Si nous avons quelques instants, allons à cette nourriture ; si même nous sommes fatigués, nourrissons-nous-en encore par nos souvenirs. Méditons les mystères du Rosaire qui renferment la quintessence de la doctrine de la révélation. Cette nourriture est sanctifiante.

2° *La faim et la soif des sacrements.* — C'est par eux que nous vient ou nous est renouvelée la grâce divine.

Faim et soif de la pénitence, qui dérive directement de la croix. Toutes les fois que nous venons à ce sacrement, nous sommes devant la croix, et c'est Notre-Seigneur qui, du haut de cette croix, par la main du prêtre, nous donne cette nourriture de la grâce spéciale qui est la force contre le péché.

Faim et soif de la messe, où nous avons la présence réelle de Notre-Seigneur dans son état d'immolation. Quelle nourriture pour la participation à la sainteté. Faim et soif de la messe qui se termine par la réception, dans le tabernacle de notre corps, de ce pain, l'Hostie du Calvaire, toute brûlante des actes d'amour du Fils de Dieu. Quel accroissement de grâce sanctifiante nous y est communiqué ! « Je suis le pain de vie (1) », a dit Notre-Seigneur. Si nous voulons mener une vie sainte, celle qui conduit à Dieu, ayons faim de ce pain; c'est là l'aliment, la source, la manne cachée. « J'ai faim », disait simplement sainte Catherine, et le Bienheureux Raymond comprenait, et il allait chercher l'Eucharistie. Si quelquefois nos communions sont tièdes, tourmentées, c'est que nous n'avons pas assez faim habituellement. Notre faim devrait être à l'état de besoin impérieux. Que pourrions-nous désirer de plus, puisque nous avons Celui que les Bienheureux possèdent lorsqu'ils le contemplent face à face et se nourrissent de lui ? Nous devrions vivre toute la journée de cette réception du corps de Notre-Seigneur, comme aussi du désir de le recevoir à nouveau.

3° *La faim et la soif de la volonté de Dieu.* — Nous sommes encadrés par la volonté de Dieu. Elle se présente à nous sous la forme de la Règle, des obédiences qui nous sont communiquées, des inspirations de notre cons-

(1) Jean, VI, 48.

cience... Mais nous ne savons pas la reconnaître. Nous pensons avoir affaire à telle occupation qui nous agrée ou non, à telle personne, à telle contrariété, à telle épreuve de la vie commune... Mais ce sont des volontés de Dieu. Si nous avions faim de justice comme Notre-Seigneur, nous irions à ces occasions de trouble, d'épreuve, comme à une nourriture succulente qui nous apaiserait. Le Saint-Esprit est capable de nous inspirer ces redressements dans tous les détails. Pendant sa vie cachée, Notre-Seigneur, dans ses actions, ses courses, ses occupations, ses conversations, rencontrait des occasions de froissement, d'ennui; c'était sa nourriture, la volonté de Dieu qu'il voyait en toutes choses, petites et grandes.

Quand Dieu veut pour nous l'épreuve, la souffrance, c'est sa volonté. Les souffrances sont pénibles. L'impression naturelle que font ces messagères du bon Dieu est une impression d'ennui, de dégoût; on gémit sur soi, on voudrait se soustraire. Une âme forte reconnaît là la volonté de Dieu. Sainte Thérèse ne concevait pas une vie sans souffrance : « Ou souffrir, ou mourir », disait-elle.

La faim des souffrances est difficile, héroïque; non seulement ne pas s'y soustraire, mais au contraire les désirer, est un effet manifeste du don de force. Il est des âmes qui en sont là; elles appellent les infirmités, des miséricordes du Seigneur. Elles voient dans les souffrances une association plus proche aux souffrances du Sauveur et elles en ont soif. Cela est au-dessus de nos forces, mais le Saint-Esprit peut nous l'inspirer, pourquoi ne pas le lui demander?

4° *La faim et la soif des âmes.* — C'est encore une nourriture qui nous est proposée.

Et d'abord les âmes des personnes qui nous entourent. Ce sont des âmes que Dieu aime, auxquelles il veut du

bien. Elles ont leurs lacunes, leurs insuffisances, comme nous avons les nôtres. Cependant Dieu se plaît en elles, il veut les sanctifier, parce qu'il voit avant tout leur bien. Nous devons entrer dans cette vue et cette volonté de Dieu, réprimer tout sentiment mauvais, amer, et faire sortir de nous-mêmes des sentiments de bonté, de miséricorde, leur procurer tous les services, afin de les aider dans ce travail de leur sanctification.

Ensuite, les âmes des malheureux qui ont besoin de nous. Il faut en eux voir les âmes, la volonté de Dieu sur elles, la résidence mystérieuse de Jésus-Christ dans le pauvre et le malade. Appliquons-nous-y de plus en plus à fond, et par notre dévouement inlassable aux misères des corps, donnons à Dieu des âmes, sanctifions ces âmes auxquelles il nous envoie, ou qu'il nous envoie.

Nous avons donc bien des occasions d'éprouver et de satisfaire cette faim et cette soif de sainteté, qui nous est donnée dans l'Évangile comme une béatitude et qui naît de l'activité du don de Force.

Remettons-nous pleinement sous le souffle divin, qui nous donnera la force, la confiance, l'activité victorieuse et dont la marque en nous sera la faim de la sainteté, la soif de la volonté divine. Ne craignons pas de pousser à fond cette faim, dans les limites de la prudence; le Saint-Esprit est avec nous pour nous conduire jusqu'à la vérité, la justice, la sainteté. Notre labeur, s'il demande des consentements qui sont des sacrifices, sera récompensé, car il est écrit dans l'Évangile « que ceux qui ont faim et soif de la justice sont bienheureux, parce qu'ils seront rassasiés (1) ».

fr. Ambroise Gardeil, O. P.

(1) Matth., v, 6.

Notre intimité avec le Fils de Dieu

I

Notre frère aîné

Quelqu'un a vécu sur la terre pendant trente-trois ans, qui avait un corps et une âme comme nous : il est donc notre frère en humanité. Au surplus de son âme déborde la même grâce qui sanctifie nos âmes : à ce point de vue encore nous sommes bien frères. Et cependant, parce que les relations de parenté s'établissent de personne à personne, et que le Christ Jésus est le Fils de Dieu en personne, saint Thomas, parlant rigoureusement, a pu écrire : « Nous sommes les frères du Christ dans la mesure où nous sommes les fils du Père, c'est-à-dire par appropriation seulement (1). »

Mais cela suffit pour nous ouvrir encore sur le mystère de notre divine intimité de magnifiques horizons. Cette appropriation qui nous semble réduire à rien les rapports personnels que la Sainte Écriture et les âmes mystiques supposent entre notre âme et le Père, ou le Fils, ou le Saint-Esprit, se révèle d'une telle importance néanmoins

(1) « Ex adoptione quae est per gratiam, efficimur fratres Christi, in quantum per hoc efficimur filii Dei Patris, non in quantum efficimur filii Christi, vel Spiritus sancti » (in III Sent., d. 10, qu. 2, a. 1, q^{la} 3, ad 2).

que Dieu, si l'on peut dire et dans la mesure où il est permis de se prononcer en pareille matière, Dieu s'en est inspiré en décidant que le Fils s'incarnerait, plutôt que le Père ou le Saint-Esprit, pour nous rendre la grâce.

Par la grâce en effet nous ressemblons au Fils unique de Dieu. Pas un prédestiné qui ne doive lui être conforme. *Praedestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (1). C'est la grande parole de l'Apôtre à laquelle il faut toujours revenir. Mais en théologien exact saint Thomas a su fixer les limites de cette ressemblance. Dieu nous confère par la grâce un droit à son héritage, puisqu'il nous convie à participer au bien qui fait toute sa richesse, puisqu'il nous appelle à jouir de son être même par la connaissance et l'amour. Autant dire qu'il fait de nous ses fils adoptifs (2). C'est le nom donné aux étrangers que l'on se choisit pour héritiers. Voilà pourquoi les anges, que Dieu admit d'abord à partager sa béatitude, sont appelés fils de Dieu (3). Adam de même fut élevé à cette grâce de fils.

Fils de Dieu, le Verbe l'est de toute éternité. Mais lui, c'est pour la raison, vraiment unique, qu'il est engendré par le Père. Seul, il est Fils au sens propre du mot.

Pourtant, à cause de cette affinité entre lui et les adoptés, que souligne avec force le même mot de fils employé dans les deux cas, il convenait que ce fût le Fils qui vînt rendre aux hommes la grâce perdue. Car il est le divin exemplaire de notre filiation divine. C'est à son image qu'il faut nous transformer (4). Dieu envoya donc son Fils dans le monde, dit saint Paul, afin que nous recevions l'adoption (5).

(1) Rom., VIII, 29.
(2) III^a, qu. 23, a. 1 ; III Sent., dist. 10, qu. 2, a. 1, q^{la} 1.
(3) Job, I, 6.
(4) III^a, qu. 3, a. 8, secundo.
(5) Gal., IV, 4.

Analysons les divers degrés de ressemblance avec le Fils de Dieu auxquels nous pouvons atteindre (1). Il procède naturellement de son Père comme Verbe. Un premier trait de ressemblance en résulte, que toutes les créatures partagent avec nous. De même qu'une maison, une fois construite, reproduit le plan de l'architecte qui l'a conçue, toutes les créatures sont à l'image du Verbe divin par qui tout a été fait.

Mais il existe une ressemblance plus haute, réservée aux seules créatures intelligentes. Elles imitent le Verbe de Dieu, même en ce qu'il est intellectuel. Elles lui sont conformes, comme l'idée, éclose dans l'esprit du disciple, reproduit l'idée du maître qui l'enseigne. Cette ressemblance les rend capables, seules entre tous les êtres, de la divine adoption, mais sans la réaliser encore.

Par grâce, les créatures douées d'intelligence peuvent arriver à une troisième ressemblance. Elles reproduiront en elles ce qui fait l'unité du Verbe de Dieu avec son Père. C'est bien cette unité que le Verbe a voulue, témoin cette parole de sa grande prière : « Qu'ils soient un comme nous sommes un (2). » Cette unité est le fait de la grâce qui s'épanouit en charité, laquelle à son tour fructifie dans le don de sagesse. Par ces dons surnaturels nous communions à la nature divine, nous sommes mis en état de connaître et d'aimer les trois personnes, dès ici-bas, quoique imparfaitement, en attendant la vision parfaite du ciel. Nous discernerons avec complaisance ce qui caractérise la physionomie de chacune. Nous verrons face à face et aimerons le Père, nous contemplerons le Fils, et de même le Saint-Esprit. Nous prendrons part de toute notre âme à la vie trinitaire, comme nous sommes asso-

(1) III*, qu. 23, a. 3.
(2) Joan., XVII.

ciés à la vie des êtres aimés qui partagent notre demeure.

Mais l'adoption, qui se termine magnifiquement en ces conditions-là, a pour principe également les trois personnes divines agissant par leur commune nature. Et si le Père s'était incarné, nous l'aurions reçue telle quelle de lui, à qui on l'approprie comme à son auteur, justement parce qu'il est Père. Si le Saint-Esprit s'était incarné, nous l'aurions reçue pareillement de lui, comme du lien qui unit le Père et le Fils; d'ailleurs on la lui attribue aussi et pour cela même, *Spiritus adoptionis filiorum*. Mais en fait le Fils tout seul s'est incarné, parce qu'il est l'exemplaire éternel de notre filiation adoptive (1). Et c'est de lui qu'il est écrit : Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu (2).

L'Exemplaire des enfants de Dieu est venu, envoyé par son Père, et à la suite de cette mission première se manifesta celle du Saint-Esprit envoyé par le Père et le Fils, divines ambassades qui ont pour fin de ramener à Dieu les autres fils que nous sommes. Il est venu, lui, parce qu'il est notre frère aîné.

Aimons donc ce titre de Frère donné au Fils de Dieu, mais gardons-nous d'en fausser le sens par des exagérations. Écoutons le Verbe incarné lui-même parler de ces mystères et imitons sa divine circonspection. La réalité est assez belle.

Que l'on examine d'un bout à l'autre le sermon sur la montagne qui revient sans cesse à ce sujet, que l'on reprenne une à une toutes les confidences que les disciples ont recueillies pendant trois années, pas une seule fois, même aux heures des plus religieuses intimités, il ne lui arrive de nommer le Père céleste « notre Père ». Il disait

(1) III^a, qu. 3, a. 5, ad 3; qu. 23, a. 2, ad 3.
(2) Joan., I, 12.

soit « votre Père », soit « mon Père ». Mais « notre Père », jamais. Quand il leur apprend la belle oraison : « Notre Père qui êtes aux cieux », c'est qu'il pense à les faire prier tous en commun. Mais lui, il demeure à part. Si par hasard il lui faut exprimer tout à la fois son rapport au Père et le leur, écoutez-le, il prend soin de dire : « Mon père et votre Père. »

Ces paroles sont vraiment remarquables, et saint Thomas en a souligné l'importance (1). Appliquons-nous à en pénétrer toute la signification. Celui qui est Vérité n'a pas pu, malgré son grand amour pour nous, dire ce qui n'est pas et nous mettre sur un certain pied d'égalité avec lui au foyer paternel. Mais, tout en distinguant son cas du nôtre, il nous a rapprochés de lui dans la mesure du possible, disant de ce Père céleste que, s'il était le sien, il était aussi le nôtre, et que cela suffisait en somme pour que le Fils unique eût le droit de nous appeler du doux nom de frères. Aussi ne s'en priva-t-il point. Dans cette circonstance même il les nomme ainsi, car voici les termes dont il use en parlant à Marie de Magdala : « Va dire à *mes frères* que je monte vers mon Père et votre Père... »

Mais, chose étonnante, c'est la première fois qu'il gratifie de ce nom ses apôtres.

Au bout de trois ans de vie commune il en était venu à leur donner le nom d'amis. C'était après la dernière cène : « Désormais je ne vous appelle pas mes serviteurs, avait-il dit, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, mais je vous ai appelés mes amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait savoir (2). »

« Mes amis ! » Il y avait bien dans ces mots de quoi les émouvoir profondément. Cependant Jésus faisait main-

(1) III^a, qu. 23, a. 2, ad 2.
(2) Joan., XV, 15.

tenant un pas de plus vers l'intimité. Le nom de frère est d'une tendresse incomparablement plus touchante; et Jésus s'élevait maintenant jusque-là.

Au cours des entretiens du Cénacle, le nom d'amis n'avait eu rien de surprenant. Il concordait tellement avec toute l'attitude du Maître en ce dernier soir. Il mettait le sceau à toutes ses confidences. Ce qui surprend au contraire c'est de le voir au moment précis où il leur annonce son Ascension, qui semble les éloigner d'eux tout à fait et mettre un abîme infini entre les hommes, demeurant sur la terre, et lui, établi dans la gloire divine, les appeler du nom de frères, leur dire « mes frères ». Pourquoi réserver à cette heure-là une déclaration pareille?

Si jamais événement rendit cette appellation légitime, n'était-ce pas le mystère de l'Incarnation plutôt que celui de l'Ascension? En s'incarnant il était devenu notre frère en humanité. Lui et nous, nous avions dès lors les mêmes ancêtres. Il faut croire cependant que cette fraternité, pour réelle qu'elle fût, avait relativement peu d'importance à ses yeux. Qu'on en juge. Ceux qui sont les premiers à ce point de vue, Jésus les met nettement après les autres, à condition que ceux-ci s'appliquent plus soigneusement à vivre d'après la volonté du Père céleste. Un jour que Jésus, entouré de ses disciples, les instruisait des divins commandements, on lui dit que sa mère et ses frères, c'est-à-dire ses proches parents selon la chair, sont arrivés de Nazareth et cherchent à le voir. La foule massée devant la maison les empêchait de pénétrer jusqu'à lui. « Ma mère et mes frères! répond-il, les voici! » Et il promenait son regard affectueux sur les disciples qui l'écoutaient. Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère! (1) » La fraternité en Dieu,

(1) Marc, III, 32.

voilà celle qui compte par dessus tout. C'est pour la réaliser finalement que Jésus s'est incarné. Et c'est parce que sa mort sur la croix a réconcilié les hommes avec leur Père céleste, que le matin de Pâques, cette grande œuvre étant accomplie, il a pu en vérité nous appeler ses frères. « Va dire à mes frères que je monte vers mon Père et votre Père. »

A partir de ce moment la fraternité humaine elle-même prend toute sa valeur. On voit qu'elle rendait possible ce résultat magnifique. C'est parce qu'il était l'un d'entre nous que Jésus a pu prendre notre place, mourir pour nous, nous sauver. « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés descendent tous d'un seul, dit l'épître aux Hébreux. C'est pourquoi Jésus-Christ ne rougit point de les appeler frères... Il a été en tout semblable à ses frères afin d'être un Pontife miséricordieux et qui s'acquittât fidèlement de ce qu'il faut auprès de Dieu, pour expier les péchés du peuple (1). »

Malgré tout, la grande fraternité dont parle Jésus au lendemain de sa passion et à la veille de monter dans sa gloire, la seule à laquelle il s'attache définitivement, celle qui doit être pour nous aussi la principale, c'est la fraternité divine. A partir de ce jour il est vraiment le premier-né entre beaucoup de frères (2). Dans l'humanité, il n'était venu que tardivement au cours des générations. Dans la famille divine, il est vraiment l'aîné.

« Dieu a introduit son premier-né dans le monde », dit saint Paul (3). Il était né avant toute créature; car c'est en lui que toutes choses ont été créées. Tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui.

(1) Heb., II, 11–17.
(2) Rom., VIII, 29.
(3) Heb., I, 6.

L'aîné quant à sa nature divine, il l'est aussi dans le triomphe de sa nature humaine. Sorti du tombeau avant tous, il est le premier-né d'entre les morts, et de lui dépend dans la suite la résurrection glorieuse de tous les hommes qui lui sont unis. Car Dieu a voulu que toute sa plénitude habitât en lui; et il a voulu réconcilier par lui tout être avec lui-même. « Vous aussi, dit saint Paul aux Colossiens, vous aussi qui étiez autrefois loin de lui et ennemis par vos pensées et vos œuvres mauvaises, il vous a maintenant réconciliés par la mort de son Fils en son corps charnel, pour vous faire apparaître devant lui saints, sans tache et sans reproche (1). »

En somme, c'est le Fils aîné qui nous a introduits au foyer divin comme ses frères. C'est le Fils par nature qui nous a rendus, à grand'peine et au prix de son sang, les titres de notre adoption. Et c'est par notre transformation à la ressemblance de ce Fils de Dieu, qui a mené parfaitement notre existence terrestre, que nous deviendrons de dignes enfants du Père céleste.

Lui ressembler dans sa filiation divine, nous savons combien nous en sommes loin, infiniment loin. Mais à la vie humaine de ce vrai Fils de Dieu, il nous est possible, à parler proprement, de ressembler. Il a pris notre nature, notre faiblesse, nos misères. « Voici mon Fils bien-aimé, proclamait sur la tête de Jésus une voix puissante qui venait du ciel, écoutez-le, suivez-le! » Alors on vit Jésus mener parmi nous notre pauvre vie humaine, montrant à tous comment il faut que nous nous comportions ici-bas, si nous voulons que Dieu nous reconnaisse pour ses enfants. « Je vous ai donné l'exemple, disait-il au Cénacle, afin que comme j'ai fait vous fassiez vous-mêmes. Ce qui vous est demandé, ce n'est pas de colla-

(1) Col., I, 15-22.

borer comme moi, avec mon Père, à la spiration du Saint-Esprit, mais d'être pieux, obéissants, humbles et doux, de faire comme moi la volonté du Père qui est au ciel, de vous rendre service les uns aux autres avec la simplicité et la fraternelle affection dont je vous donne un symbole expressif en vous lavant les pieds ce soir. »

Les apôtres à force de l'entendre et surtout de vivre dans son intimité quotidienne avaient subi son influence et peu à peu pris ses manières. Le temps n'était plus où les fils de Zébédée parlaient de faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie qui les avait mal accueillis. Pierre en particulier s'était appliqué de tous ses efforts à calmer les impulsions de son tempérament : « Combien de fois faudra-t-il que je pardonne à mon frère? Jusqu'à sept fois? » disait-il un jour, prêt à pousser l'héroïsme aussi loin que Jésus le demanderait. Et Jésus répondait : « Jusqu'à soixante-dix fois sept fois, autrement dit toujours. » Alors Pierre était résolu à toujours pardonner. Au jardin des Oliviers il s'emporte un moment en faveur de son Maître. Mais quelques jours après son âme fait écho à celle du Christ. « Père, murmure Jésus sur la croix, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Et voici l'écho fidèle : « Je sais bien, frères, que vous avez agi par ignorance ainsi que vos magistrats. » C'est Pierre qui tient ce discours au peuple de Jérusalem (1).

Les apôtres à leur tour demandèrent à leurs disciples de « revêtir le Seigneur Jésus (2) ». Sur ce point portait tout l'effort de leur zèle : « Mes petits enfants que j'engendre de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous », écrit saint Paul aux fidèles de la Galatie (3). Et

(1) Act., III, 67.
(2) Rom., XIII, 14.
(3) Gal., IV, 19.

aux Philippiens : « Ayez en vous les mêmes sentiments qui furent jadis dans le Christ Jésus. Alors qu'il subsistait dans la forme de Dieu, il ne s'attacha pas jalousement à l'égalité avec Dieu. Mais il s'anéantit lui-même en prenant la forme de l'esclave, c'est-à-dire en devenant semblable aux hommes. Par tout ce qui paraissait de lui faisant l'impression d'être un homme, il s'humilia lui-même et se rendit obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (1). » Voilà le grand motif que saint Paul invoquait pour recommander l'humilité, l'oubli de soi, le renoncement à son propre intérêt.

Et de même, quand il prêchait la charité fraternelle, le pardon des offenses, le support mutuel : « Que toute espèce d'aigreur, d'emportement, de colère, de clameurs, d'injures, soit bannie du milieu de vous, et toute espèce de méchanceté aussi. Soyez bons les uns pour les autres et miséricordieux. Pardonnez-vous mutuellement comme le Christ vous a pardonné. Devenez donc des imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés (2). »

L'idéal, on le voit, reste toujours le même, vivre en véritables enfants de Dieu, et pour cela reproduire les qualités de notre Père, lui ressembler. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Mais le meilleur moyen, l'unique voie pour y parvenir, c'est d'imiter le Frère aîné qui, étant l'image parfaite du Père céleste, a daigné se mettre à la portée de notre âme humaine. Pratiquement il faut donc aller chercher la règle de notre conduite dans l'imitation de Jésus-Christ. Le célèbre petit livre auquel ces mots furent donnés pour titre, le plus influent de tous les livres de piété, fait très bien dire au fidèle : « Seigneur Jésus, que votre serviteur travaille

(1) Phil., II, 5-8.
(2) Eph., IV, 31-V, 1.

à se former sur votre vie, parce que là est le salut et la vraie sainteté (1). »

A mesure que le fidèle s'y appliquera il cessera d'être un simple serviteur dans la famille divine pour devenir de plus en plus l'enfant du Père céleste et le frère du Fils divin, et, s'il continue de servir, ce sera dans un pur sentiment d'amour filial et fraternel comme le font des enfants bien nés au foyer familial.

Saint-Aignan-Grandlieu.

Fr. F.-D. Joret, O.P.

(*A suivre.*)

(1) *Imit.*, l. III, ch. 56, n° 3.

La vocation de Charles de Foucauld [1]

Enfin, en juin 1896, l'abbé Huvelin vérifie qu'un attrait invincible conduit Charles de Foucauld à une voie exceptionnelle : « Il y a une poussée trop profonde vers un autre idéal, et vous arrivez peu à peu, par la force de ce mouvement, à sortir de ce cadre, à vous trouver déplacé. Je ne crois pas, en effet, que vous puissiez enrayer ce mouvement »... et il lui permet, non pas d'essayer une fondation personnelle, mais de vivre solitaire, suivant l'appel particulier de Dieu, en quelque coin d'Orient. Quant aux Supérieurs de l'Ordre, avant de lui donner une autorisation définitive, ils lui demandent de se rendre à la Trappe de Staouëli, près d'Alger, dont dépend celle d'Akbès et où, tout d'abord, une épreuve lui sera imposée.

Le prochain paquebot emmène frère Marie-Albéric, soumis d'avance, à Marseille : sur cette terre de France quittée depuis sept ans il demeure tout juste une heure avant de prendre le bateau d'Alger où il arrive le 25 septembre et se rend aussitôt à Staouëli pour y rencontrer l'épreuve annoncée : on lui impose deux ans d'études théologiques à Rome. Sans hésitation il accepte ce long délai, confiant qu'ensuite « la volonté de Dieu se mani-

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, décembre 1932, p. 292.

festera bien clairement pour nous tous qui n'avons qu'un seul désir : connaître la volonté de Dieu pour la faire, quelle qu'elle soit, et nous y jeter de tout notre cœur et de toutes nos forces ». Son bref séjour à Staouëli y laisse un souvenir d'émerveillement : il se contente, comme nourriture, de quelques légumes pris une seule fois par jour et de deux heures de sommeil. Jusqu'à minuit, il veille devant le Saint-Sacrement : « Il ne croyait pas, il voyait », dira vingt ans après un trappiste de Staouëli, et ponctuellement, à 2 heures, il chante Matines en communauté...

Au début de novembre, sept religieux et lui-même s'installent à la maison généralice de Rome proche Saint-Jean-de-Latran, d'où il suit les cours du Collège romain. A trente-huit ans, le voici donc étudiant, un peu rouillé pour l'étude après tant d'années de rude travail manuel, mais se consacrant avec la plus grande simplicité et le plus bas sentiment de soi-même à ces tâches ardues : « Je serai un âne en théologie comme en tout »... Sans doute, en Europe, apprend-il la mort de son ancien compagnon de plaisir, le marquis de Morès, voué, lui aussi, à la belle vie d'Afrique, tué au Sahara cette même année 1896.

Il jouit à Rome des émouvants souvenirs apostoliques, écoute la voix des martyrs monter du Colisée comme un éternel chant d'amour, s'agenouille à tous les tombeaux en constante intimité avec les aînés de l'Église militante — et les mois passent dans l'assiduité au travail et la prière intérieure jusqu'au jour où les Supérieurs de l'Ordre, touchés des héroïques vertus du frère Albéric et convaincus de sa vocation particulière, font tomber tous les obstacles et, généreusement, ouvrent grandes leurs portes pour le mener vers une vie plus dépouillée encore, à celui dont le prieur de Staouëli disait : « C'est la plus

belle âme que je connaisse... Il y a en lui l'étoffe de plusieurs saints. »

Charles de Foucauld, en dehors des Trappistes et de son Père spirituel, ne confie qu'à son beau-frère ses projets nouveaux et, au début de février, s'embarque pour la Palestine, quitte le paquebot à Jaffa et s'engage à pied sur la route de Bethléem et de Jérusalem. Il va, les pieds nus dans de pauvres sandales, coiffé d'une calotte de laine blanche entourée d'un morceau d'étoffe roulée en turban, vêtu d'un pantalon de toile bleue, aux trois quarts recouvert d'une longue blouse à capuchon, rayée blanc et bleu, serrée d'une ceinture de cuir d'où pend un long chapelet de bois — heureux de subir l'humiliation d'un costume ridicule sur cette terre où le Seigneur Dieu fut bafoué par ses créatures. Sans trop s'attarder, de Jérusalem il remonte vers Nazareth : aride paysage de Judée parsemé d'anémones, maigres cultures insérées dans la plaine rocailleuse au pied des pentes tondues où broutent les chèvres noires; les premières verdures, les arbres plus nombreux, quelques sources, annoncent la Samarie, dont la nature s'épanouit à mesure qu'elle confine à la Galilée. Voici, enfin, les larges vallées, la terre fertile et fleurie, les villes toutes blanches entremêlées de palmiers, de figuiers, de grenadiers et, claire sous le ciel doux, parmi les flèches sombres des cyprès : Nazareth, où le pèlerin, les pieds blessés, le cœur ému, vient chercher le lieu de sa pénitence et de sa joie en ce cinquième jour de mars 1897. C'est, dans l'imitation de son Maître, le Charpentier, qu'il veut, ici, vivre silencieux et pauvre : Celui qui veille sur le passereau solitaire le conduira au gîte.

Quelques jours plus tard, Charles de Foucauld est engagé comme sacristain, jardinier, bref « homme à toute main », par l'abbesse des Clarisses, informée d'ailleurs,

de l'identité de son valet, car le frère hôtelier des Franciscains, l'ayant hébergé lors de son premier voyage en Palestine, l'a reconnu. Appuyée au mur de la cour, une baraque sert de remise à outils : c'est le logis que sollicite Foucauld, refusant la maison de jardinier qu'on lui propose. Une planche sur deux tréteaux, une paillasse, un couvre-pieds de chiffons, fourniront le couchage; deux ou trois petites caisses, quelques livres, d'humbles images, un crucifix contenant une relique de la Vraie Croix, forment le cadre où se fixe maintenant sa vie, face à la campagne galiléenne. Pauvre ouvrier libre désormais de suivre la trace du Maître au lieu même de sa vie obscure, les yeux remplis du paysage regardé quotidiennement par Jésus, l'âme débordante d'une intimité nouvelle, le cœur du pèlerin bondit d'allégresse : il décrit sa vie dans une lettre, éclatante de jubilation, à l'un de ses cousins et, arrêté devant l'inexprimable, ajoute : « Garde mes secrets; ce sont des secrets d'amour que je te confie... »

Secrets d'amour, oui, de l'amour plus triomphant que toute volupté humaine, dur et doux à l'âme incapable après lui de goûter d'autre saveur et, toute abandonnée, étendue sur l'enclume brûlante où il la forgera pour en faire jaillir la Joie. L'unique et pleine Joie. Comme le fit Jésus, contre le gain de sa frugale nourriture il travaille, balaye la chapelle, fait les courses, bêche le jardin et, pour s'humilier plus encore, ramasse sur la route le fumier nécessaire au potager. Le menu pénitentiel des Clarisses est le sien, mais les amandes et les figues du dimanche il les donne aux enfants du voisinage. Les petits et les pauvres viennent à lui, sûrs toujours d'être accueillis, secourus, de se sentir aimés. Sans cesse il s'ingénie à s'abaisser, à combattre les moindres résistances de l'amour-propre par le plus rude mépris de lui-même : son pauvre vêtement, il le lave, puis l'endosse

tout chiffonné sans le moindre repassage; les accrocs, il les ferme avec un bout de ficelle; ses cheveux, il se les coupe à l'aveuglette, sans y regarder, par échelons, qui lui font une coiffure grotesque... Joies amères et savoureuses de l'immolation complète, de la destruction de soi-même jour après jour, dans ce secret d'amour que Dieu sait.

En dehors du travail manuel, il continue d'étudier la théologie, lit des ouvrages de spiritualité, dessine pour les religieuses de fines allégories mystiques et, surtout, prie, des heures durant, le plus souvent au pied du tabernacle. De temps à autre, pendant une dizaine de jours, il se ménage une sorte de retraite où son union à Jésus s'efforce d'être plus étroite encore, renforcée par une oraison et une pénitence accrues. A la fin de sa première année chez les Clarisses de Nazareth, du 5 au 15 novembre, il s'isole ainsi, et son carnet de notes nous fait pénétrer aux sources cachées de sa vie religieuse. Comme dans un souterrain aussi long que la vie où d'étroites meurtrières filtrent de brèves lueurs mais qui, l'heure venue, s'ouvrira sur les clartés célestes, ainsi chemine-t-il dans la voie obscure de la foi où, d'un contour soudain plus net, se dessinent de vraies réalités. Derrière la duperie des apparences ainsi dissoutes, le regard purifié ne voit plus que Dieu et l'action divine menant le monde : « La foi éclaire tout d'une lumière nouvelle, autre que la lumière des sens ou plus brillante ou différente... Ainsi celui qui vit de foi a l'âme pleine de pensées nouvelles, de goûts nouveaux, de jugements nouveaux; ce sont des horizons nouveaux qui s'ouvrent devant lui, horizons merveilleux qui sont éclairés d'une lumière céleste et beaux de la beauté divine... Enveloppé de ces Vérités toutes nouvelles, dont le monde ne se doute pas, il commence nécessairement une vie toute

nouvelle, opposée au monde à qui ses actes semblent une folie... Le monde est dans les ténèbres, dans une nuit profonde, l'homme de foi est en pleine lumière... »

Comme on dégage une ville ensevelie jusqu'à retrouver sous les alluvions séculaires les ornières des chars au long de ses rues, ainsi sous les préjugés, les affadissements, les fausses sagesses du monde, Charles de Foucauld retrouve-t-il, dans sa retraite de Palestine, la voie du Seigneur en ses traces profondes et s'y engage-t-il bondissant de la folie du Christ, unique Sagesse. Vive Dieu seul et meure la créature pour qu'en elle Il vive, règne, fasse son bon plaisir... « Pauvreté d'esprit que vous avez proclamée bienheureuse, mon Seigneur Jésus, qui fait que tout, tout, tout le matériel est totalement indifférent, qu'on brise avec tout, qu'on détruit tout autant que sainte Madeleine à la Sainte-Baume; qui ne laisse aucun, aucun attachement à ce qui est passager, vide le cœur totalement et le laisse tout entier dans sa plénitude, pour Dieu seul. Dieu seul le remplit alors, y règne seul, l'occupe tout entier et y place au-dessous de Lui, en vue de Lui et pour Lui l'amour de tous les hommes, ses enfants. Le cœur ne connaît plus, ne contient plus que ces deux amours; tout le reste n'existe plus pour lui, et il vit sur la terre, comme n'y étant pas, en contemplation continuelle de l'unique nécessaire, du seul Être, et en intercession pour ceux que le cœur de Dieu veut bien aimer... Et Jésus, au fond de l'âme, le sollicite doucement d'un détachement sans cesse plus raffiné, plus attentif jusqu'à l'écoulement de son être entier dans la vie divine. La voix du Maître dit : « Esprit d'amour de Dieu et d'oubli de toi, par la contemplation et la joie de son bonheur, la compassion et la douleur de mes souffrances, et la joie de mes joies... dans la douleur des péchés commis contre Moi et l'ardent désir de

me voir glorifié par toute âme. Esprit d'amour du prochain en vue de Moi qui aime tous les hommes comme un père ses enfants; désir, en vue de Moi, du bien spirituel et matériel de tous les hommes. Liberté d'esprit, tranquillité, paix. Tout en vue de Dieu seul, rien en vue de toi ni d'aucune créature. »

Consentement inexprimable. Don de l'homme tout entier. Recherche, qui durera aussi longtemps que la vie, de la plus complète immolation, de la conformité à Jésus-Christ. Regard de la créature toujours fixé sur le Sauveur qu'elle imite. Préférence sans déclin. Vraie vie de Nazareth en union avec la Sainte Famille : pauvreté, labeur, obscurité, retraite, silence : « *en conséquence arranger ma vie de manière à être le dernier, le plus méprisé des hommes* ». Dieu seul, axe de l'esprit, unique moteur de la vie. Tout en Lui, pour Lui, par Lui. Colloque ininterrompu du Serviteur aux pieds du Maître qui l'enseigne : « Quiconque aime, aime la solitude en compagnie de l'être aimé... Quiconque aime Dieu, aime la solitude aux pieds de Dieu... On doit aimer mon bien, ma consolation, ma gloire plus que tout, plus que la joie d'être avec Moi; aussi, dès que ma volonté appelle ici ou là, il faut courir, voler, abandonner toute solitude, se jeter parmi les hommes; mais, dès que ma volonté, mon avantage n'ordonnent plus qu'on soit mêlé aux hommes, il faut obéir à la loi de l'amour et retourner à la solitude; et plus on m'aime, plus on a soif d'être seul avec Moi, plus on est capable de rester longtemps seul avec Moi, plus on se fait une vie d'oraison solitaire... »

Comme deux amis tendent leurs bras l'un vers l'autre, la créature répond par l'élan silencieux de son cœur : « Aujourd'hui, non seulement il faut Vous regarder, mais il ne faut pas faire autre chose que Vous regarder! Quel bonheur, que Vous êtes bon de me le donner! Que je

suis heureux! Mon Dieu, me voici à Vos pieds dans ma cellule; il fait nuit, tout se tait, tout dort. Je suis le seul, peut-être, en ce moment, à Nazareth à Vos pieds... Qu'ai-je fait pour mériter ces grâces?... Merci, merci!... Que je suis heureux! Je Vous adore profondément, mon Dieu, je Vous adore de toute mon âme et je Vous aime de toutes les forces de mon cœur. Je suis à Vous, à Vous seul, tout mon être est à Vous, il est à Vous nécessairement, malgré moi, et il est à Vous volontairement, de tout mon cœur; faites de moi ce qu'il Vous plaira : faites-moi faire cette retraite comme il Vous plaira. « Soyez « parfaits comme votre Père céleste est parfait », me répondez-Vous... Eh bien! mon Dieu, faites-la moi faire la plus parfaitement possible en Vous, par Vous, pour Vous. Amen... »

L'âme en fête, dans une sorte de joie nuptiale, révèle son investissement par l'Aimé et son propre abandon à l'amour : « *Tout mon être est à Vous nécessairement, malgré moi, et il est à Vous volontairement de tout mon cœur.* » Elle savoure l'avant-goût fugitif des douceurs sans terme où doit aboutir le pèlerinage terrestre. Mais d'abord, dégagé de tout désir de jouissance, dans la coopération avec le Sauveur, il faut, jusqu'à son terme, poursuivre le pèlerinage de la voie étroite. Le carnet de notes livre l'expérience crucifiante : « *Depuis le péché d'Adam, l'homme ne peut plus faire, sur la terre, aucun bien dans l'ordre matériel ou spirituel, qu'au moyen d'une peine proportionnée à ce bien...* Comme les biens spirituels sont d'un ordre infiniment supérieur, comme l'amour de Dieu est le bien des biens, *ils ne peuvent s'acheter qu'au prix de peines qui vont jusqu'à la douleur*, jusqu'à des douleurs d'autant plus poignantes que le bien auquel nous tendons est plus haut. *Les obscurités et les douleurs intérieures que l'âme éprouve dans sa vie intime d'amour divin sont seulement assez cru-*

cifiantes pour pouvoir servir de prix, de monnaie, si j'ose dire, pour l'achat de l'amour divin, notre bien suprême : c'est pourquoi nous ne pouvons parvenir à aimer Dieu qu'à condition *d'acheter* notre amour par des obscurités, des souffrances intérieures *proportionnées* au degré d'amour auquel nous parviendrons. »

Un aveu de souffrance intime se glisse soudain parmi l'allégresse des mots d'amour comme un agneau noir dans l'immense troupeau blanc : « Il faut que je me cramponne à la vie de foi. Si, au moins, je sentais que Jésus m'aime... Mais il ne me le dit jamais... » Non, l'heure des effusions célestes ne sonne point sur cette terre : il faut aller aux limites extrêmes du don gratuit de soi, franchir les frontières de l'amour le plus dépouillé. Et Jésus continue d'enseigner l'âme dans la luminosité des sécheresses intimes : — « Tu me demandes en quoi tu m'offenses le plus... En ne m'aimant pas assez purement..., assez uniquement..., en t'aimant et en aimant les créatures pour toi et pour elles... Ne fais rien pour toi, rien pour les créatures par amour de toi, par amour d'elles : en tout ce que tu as à faire, ne vois que Moi seul; en tout, demande-toi uniquement ce qu'aurait fait le Maître, et fais-le. Ainsi tu m'aimeras seul — ainsi je vivrai en toi — ainsi tu seras perdu en Moi, tu vivras en Moi, tu n'auras plus rien de toi, mon règne sera arrivé en toi...

« Pense que tu dois mourir martyr, dépouillé de tout, étendu à terre, nu, méconnaissable, couvert de sang et de blessures, violemment et douloureusement tué... et désire que ce soit aujourd'hui... Pour que je te fasse cette grâce infinie, sois fidèle à veiller et à porter la croix. Considère que c'est à cette mort que doit aboutir toute ta vie : vois par là le peu d'importance de bien des choses. Pense souvent à cette mort, pour t'y préparer et pour juger les choses à leur vraie valeur... »

A la voix de Jésus crucifié que désormais elle connaît seul, l'âme se raffermit : oui, triste, découragée, désolée sans qu'aucun adoucissement soulage son extrême solitude, elle n'aura cure d'elle-même et fondra sa peine dans la jubilation de savoir son Seigneur glorieux et heureux pour l'éternité. Cet amour débordant elle le chante malgré son insensibilité, qu'importe? A Lui tout, sans avarice, sans retour sur soi, dans l'allégresse de Lui sacrifier le sentiment même de cette allégresse, abandonnée à sa volonté comme la feuille dans le vent seule, seule, seule, — perdue en Lui, vivante en Lui, modelée toute une vie par Lui, transformation toujours plus émouvante à mesure qu'on en découvre l'expression intime et singulière chez ceux-là qui, chacun, sans réserve se soumirent à l'Esprit.

Les mois passent, vécus jour après jour tout d'anéantissement, d'oraison, d'étude, de travail — d'intimité divine. Quelques lettres apportent un peu de présence amie dans l'exil : directions de l'abbé Huvelin, souvenirs de la vie cistercienne, affections familiales. Détentes de l'esprit enfui un instant là-bas, jusqu'à tels coins de France où des liens que rien n'affaiblit attachent toujours l'absent. Ce cœur vidé de lui-même, purifié et dompté, combien Charles de Foucauld le garde humain, sensible, vibrant aux résonances de l'amitié : le Christ vivant en lui ne peut que le rendre plus tendre encore, plus doux et plus aimant. Vers la fin de décembre, il apprend la mort d'un religieux dont il espérait la visite et un réconfort d'amitié : « Je l'attendais chaque jour... Depuis le commencement du mois, il ne passait pas une voiture, on ne frappait pas à la porte sans que je me dise : Est-ce lui? »... De loin, il suit la vie de sa sœur qu'il convie au rendez-vous du Cœur de Jésus pour y mieux goûter leur affection fraternelle, il s'intéresse aux neveux inconnus

mais très aimés. Vienne le temps de Noël, les souvenirs d'enfance lui refluent au cœur et plus que jamais il pense à ces petits enfants, du même sang que lui, réunis sous un vieux toit bourguignon. Il écrit à sa sœur : « Bon Noël, bonne année, ma chérie, à toi et à tous tes enfants. Je prierai de mon mieux l'Enfant Jésus pour vous tous en cette belle nuit de Noël... Te rappelles-tu les Noëls de l'enfance?... J'espère que tu fais à tes enfants une crèche et un arbre... ce sont de doux souvenirs qui font du bien toute la vie... Tout ce qui fait aimer Jésus, tout ce qui fait aimer le foyer paternel est si salutaire! Ces joies de l'enfance, où s'unit la religion, dans ce qu'elle a de plus doux, à la vie de famille, dans ce qu'elle a de plus attendrissant, font un bien qui dure jusqu'à la vieillesse...

« Mais, il y aura des Noëls plus beaux encore, ce sont ceux du Ciel... Ma chérie, fais à tes enfants une belle crèche et un bel arbre et un beau Noël, et fais tout ton possible pour que leurs fêtes de Noël leur soient douces, douces, leur laissant ce souvenir ineffaçable d'une suavité infinie... Mais, surtout, prépare-leur un beau Noël au Ciel, en te sanctifiant le plus possible et en les élevant pour être des Saints; en les élevant non pour être du monde, cela ne vaut pas la peine; le monde passe trop vite et il n'est d'ailleurs pas digne de nous, il ne mérite pas notre estime, ni même nos regards. Nous sommes faits pour mieux que cela; notre cœur a soif de plus d'amour que le monde ne peut lui en donner; notre esprit a soif de plus de vérité que le monde ne peut lui en montrer; tout notre être a soif d'une vie plus longue que celle que la terre peut lui faire espérer; n'élève pas tes enfants pour ce qui est si méprisable. »

*
* *

Au cours de l'année 1898, Charles de Foucauld avait

été appelé à Jérusalem par l'abbesse des Clarisses, la Mère Élisabeth du Calvaire, fondatrice également du monastère de Nazareth : après y avoir passé quelques semaines, menant toujours sa vie habituelle, il retourne à Nazareth, mais à la fin de l'année, sur le désir de l'abbesse, se fixe à Jérusalem pour plusieurs mois : « Ma vie est ici exactement la même qu'à Nazareth, avec cette différence que je suis encore plus solitaire, c'est-à-dire encore mieux. Le couvent est à deux kilomètres de Jérusalem, sur la route de Béthanie, dans une position admirable, au bord du ravin de Cédron, en face du Mont des Oliviers. On voit de ses fenêtres tout Jérusalem, Gethsémani, tout le Mont des Oliviers, Béthanie et, dans le lointain, les monts de Moab et d'Edom qui s'élèvent comme une sombre muraille de l'autre côté du Jourdain : c'est extrêmement beau... De l'autre côté du couvent, on aperçoit les coteaux de Bethléem au sud et ceux de Saint-Jean-Baptiste (lieu de sa naissance et déserts où il habita) à l'ouest... Le Cénacle, le chemin que suivit Jésus avec ses apôtres pour aller après la Cène au jardin de l'Agonie, ce jardin, le palais du grand prêtre où on le conduisit après l'avoir lié, le palais d'Hérode, le Calvaire, la coupole de la basilique du Saint-Sépulcre, le lieu de l'Ascension, cette chère et bénie Béthanie, le seul lieu où Notre-Seigneur ait été toujours bien reçu, tout le chemin qui conduit de Jérusalem à Béthanie et que Notre-Seigneur suivit si souvent, Bethphagé, le temple où Notre-Seigneur enseigna si souvent, Siloë avec la piscine où l'aveugle-né lava ses yeux, tout cela est sous nos yeux, et crie, chante sans cesse Jésus... » Ces images émouvantes nourrissent sa méditation, son regard les contemple intensément, sa vie présente est un long colloque avec le divin passé d'un tel lieu. Émue par cette existence exceptionnellement pénitente, vécue à l'ombre du monastère, l'abbesse des Cla-

risses, soucieuse de la plus grande gloire de Dieu, aimait rompre le silence, parfois, avec ce grand taciturne et, peu à peu, commença de l'exhorter à se faire prêtre. Non, rien qui place en évidence le pécheur, indigne d'un si haut destin et fait pour la vie abjecte, anonyme, cachée. Mère Élisabeth met la Communauté en prières, puis, sans se rebuter, revient à la charge : Eh! quoi! Dieu a départi à son serviteur l'intelligence et la culture qui facilitent l'accès rapide au sacerdoce, faut-il donc ne point permettre toute l'efficacité de ces dons?... La Messe n'est-elle point la plus haute offrande faite à Dieu? L'homme qui peut, par ses mains bénites, offrir quotidiennement Jésus à son Père, faut-il qu'il s'y dérobe? Sa pénitence personnelle sera-t-elle plus fructueuse que le sacrifice du Seigneur à l'autel? Les grâces qu'un prêtre répand sur le monde, va-t-il donc s'y dérober et enchaîner la miséricorde attendue par tant d'âmes? Cette plus haute gloire, ne la rendra-t-il pas au Seigneur?

La moniale insiste, sa profonde expérience religieuse trouve les accents convaincants. Charles de Foucauld hésite : il ne veut se soustraire en rien à la volonté du Seigneur et ce n'est point un égoïsme masqué d'austérité qu'il cultive dans la solitude aimée. Mais c'est la voie la plus humble qui lui a jusqu'ici été tracée. Il n'en discerne pas d'autre. Que des yeux plus clairvoyants scrutent l'horizon : s'ils y découvrent un autre dessein de Dieu sur lui, aussitôt il obéira : « Eh bien! ma Mère, conclut-il, écrivez vous-même à mon directeur! »

De retour à Nazareth où les Clarisses l'ont appelé pour régler une affaire litigieuse, il médite sur l'avenir dans sa pauvre cabane, champ étroit d'une grande lutte quotidienne pour la conquête de soi-même et l'abandon total à Dieu où le voici longuement préparé aux tâches futures les plus solitaires et les plus dépouillées. Il sera donc

prêtre si son père spirituel y consent puisque, il le voit maintenant, nul autre état ne permet une conformité à Jésus plus complète : « Le prêtre imite plus parfaitement Notre-Seigneur, souverain prêtre qui, chaque jour, s'offrait. Je dois mettre l'humilité où Notre-Seigneur l'a mise..., la pratiquer dans le sacerdoce à son exemple ». Mais l'appel particulier qu'il ne cesse d'entendre ne devra pas être sacrifié et la vie sacerdotale se doublera, l'heure venue, d'une vie érémitique : aux âmes les plus délaissées il portera Jésus et, s'effaçant lui-même, laissera agir, par sa présence, la divine puissance : « Je pourrai infiniment plus pour le prochain, par la seule offrande du Saint-Sacrifice..., par l'établissement d'un tabernacle qui, par la seule présence du Saint-Sacrement, sanctifiera invisiblement les environs comme Notre-Seigneur, dans le sein de sa mère, sanctifia la maison de Jean... soit par les pèlerinages... soit par l'hospitalité, l'aumône, la bienfaisance que je m'efforcerai de pratiquer envers tous. » Déjà la ligne de son apostolat futur prend ici son amorce. L'abbé Huvelin, depuis longtemps, songeait au sacerdoce pour son pénitent et donne tout son acquiescement — mais, tout de même, à si longue distance comment régler de si graves questions? comment décider avec sûreté d'une nouvelle et définitive orientation?

En août 1900, pauvre parmi les plus pauvres, Charles de Foucauld, installé sur le pont de quatrième classe du paquebot à destination de la France, n'emportant que son bréviaire et un peu de nourriture au fond d'un vieux panier, quitte, par obéissance à son futur destin, cette terre de Palestine où, dans les profondeurs du silence, il a longuement mûri son âme avant de devenir le prêtre de Dieu.

*
* *

A peine débarqué à Marseille, Charles de Foucauld monte à la Sainte-Baume prier Marie-Madeleine au lieu de sa pénitence après être demeuré si longtemps avec elle aux pieds du Maître à Béthanie dans la participation aux joies de la présence de l'Époux. Colloque fraternel sur ce haut lieu et puis, au retour, le premier train pour Paris, sans honte d'y arriver sous cet étrange accoutrement de cotonnade blanche où éclate, sur la poitrine, un cœur rouge, les pieds nus dans des sandales usées et le grand chapelet de bois cliquetant à chaque pas...

Revoir enfin ce père donné par Dieu lui permet le réconfort d'épancher son âme, il goûte près de lui vingt-quatre longues heures d'intimité et de confiance filiale, mais, dès le surlendemain, le voyageur repart. La route parcourue dix années plus tôt, au jour de sa rupture avec le monde, déroule par la vitre du wagon les douceurs de la campagne française, de l'Ile-de-France aux collines lyonnaises, s'engage dans la vallée du Rhône et oblique vers les montagnes d'Ardèche... Sommets aux contours précis, châtaigniers puissants sous leur feuillage verni, courtes bruyères au ras du sol parfumé... Notre-Dame-des-Neiges, blanc refuge de sa première recherche où il vient, aujourd'hui, gravir une étape plus haute... Dans la nuit commençante quelques pauvres chemineaux attendent à la porte du monastère un gîte jusqu'à l'aube du lendemain : le dernier arrivé, vêtu d'un froc blanc, s'arrête silencieux auprès d'eux. Un vieux moine ouvre le vantail : des écuelles de soupe pour les pauvres venus ce soir fument sur un coin de table, à l'entrée de la salle où clignote une petite lampe — et puis le foin odorant de la grange recueille les corps las. Sans se faire connaître, jusqu'à la

messe matinale, Charles de Foucauld savoure l'aumône reçue.

Tous ses accords pris avec l'abbé de la Trappe, Dom Martin, et Mgr de Viviers pour l'incardination définitive au diocèse et la préparation du sacerdoce à Notre-Dame-des-Neiges, Foucauld part passer quelques semaines à Rome où, là comme partout, il se fait aussitôt une vie de solitude, de travail, de contemplation. Pourtant, un désir humain le point : parmi ces coteaux bourguignons qu'il vient de traverser sans s'y arrêter, un gîte familial le sollicite et lui serait un bien cher relai... Au village de Barbirey habitent sa sœur et son beau-frère que, depuis dix ans, il n'a point vus, avec leurs enfants qu'il ne connaît pas encore... Faut-il prolonger un renoncement douloureux et l'imposer aux siens plus longuement? Il demande à l'abbé Huvelin la permission, bien vite accordée, d'un bref séjour en famille au retour et jouit à plein d'une détente qui le comble de joies et prépare un peu les duretés d'une séparation dont le sacrifice lui demeure toujours aussi sensible, mais il ne s'y attarde pas, car, le 29 septembre, fête de saint Michel, il entre en retraite et se prépare à recevoir, dès le 7 octobre suivant, les ordres mineurs. En raison de son exceptionnelle préparation, les délais requis pour le sacerdoce ont été écourtés autant que possible, aussi sera-t-il admis au diaconat la veille du dimanche de la Passion.

Comme toujours, il demeure enfoui dans le recueillement solitaire de sa cellule, d'où il aperçoit l'autel, lisant, méditant, priant, préparant lui-même un plat de choux ou de légumes secs, frugal menu de son repas quotidien. Il interroge le Seigneur sur l'avenir : l'abbé Huvelin, jusqu'alors, le voyait reprenant, presque sans la modifier, sa vie de Nazareth... mais voici qu'à l'horizon de sa prière se dessinent, maintenant, les lignes familières du paysage africain où, jadis, son cœur se renouvela : Maroc, Algérie,

Sahara..., oui, ce sont les peuples abandonnés entre tous — et déjà, devant Dieu, il dépose pour eux le don complet de sa vie.

Le mois de mai 1900 est presque entièrement consacré à la retraite de trente jours, préparatoire au sacerdoce qui lui est conféré à Viviers, le 9 juin, par Mgr Montety, lazariste, en présence de l'évêque du diocèse, Mgr Bonnet. Au soir même de son ordination il remonte à Notre-Dame-des-Neiges où sa sœur l'a précédé pour assister le lendemain à sa première messe, mais il ne la voit pas à son arrivée, l'affection fraternelle n'aura ses droits qu'à l'issue du Saint-Sacrifice. Cette même nuit, après une journée d'indicible émotion, après un long chemin à pied en montagne, quand Charles de Foucauld arrive à la Trappe, c'est pour s'agenouiller au pied du tabernacle et y passer toute la nuit dans une suprême méditation avant d'appeler demain, par sa parole de prêtre, le Christ sur cet autel et de tenir son Corps entre ses mains d'homme que voilà jointes pour une supplication nocturne intense où l'abîme humain confine aux profondeurs divines.

M. M. Vaussard.

Charles de CONDREN

Les études profanes et l'esprit chrétien[1]

Je voudrais que nous fussions tous assez saints pour ne désirer jamais d'autre science que Jésus-Christ, et qu'en cela nous fussions dans les sentiments de l'Apôtre saint Paul, qui dit (2) : « Car je n'ai pas cru que je dusse parmi vous savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Il savait bien que les connaissances de ce monde ne subsisteront point devant le jugement de Dieu, et qu'il n'y a rien de solide que Jésus-Christ et ce qui est émané de lui.

Les hommes ont mis au jour les diverses disciplines qu'ils enseignent communément ; et elles périront avec les hommes. Le Grec et le Latin sont des langues nées de la confusion de Babel, aussi bien que les autres; le péché les a fait naître, et Dieu les abolira avec le péché. La contemplation même des œuvres de Dieu, et la connaissance des créatures qu'il a faites, depuis le ciel jusqu'à la terre, et depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hy-

(1) Lettres de Charles de Condren, lettre VI. Cf. *La Vie Spirituelle*, juillet-août 1932, p. 74.

(2) « Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum » (I Cor., II, 2).

sope, a été enfin reconnue pour vanité, travail et affliction d'esprit par le Sage, quand il a plu au Seigneur de l'illuminer. Et si nous étions dans ce même esprit de sagesse divine, nous jugerions de même que lui; et ce ne serait jamais qu'avec travail et affliction d'esprit que nous pourrions nous appliquer à autre chose qu'à Jésus-Christ, bien loin d'être capables de nous y occuper avec complaisance, et d'y trouver notre propre satisfaction. Cette application aux sciences humaines est un mal bien commun aux gens de lettres, qui en cela sont bien plutôt disciples de la première vanité de Salomon, que de sa sagesse, et qui suivent en cela bien plus souvent les premiers dérèglements de son esprit, que le reproche que l'Esprit de Dieu lui en fit, et qu'il fait lui-même aux hommes par l'inspiration du même Esprit.

Nous sommes chrétiens par la miséricorde de Dieu, et plus obligés que Salomon au mépris du monde et de sa sagesse. Nous savons beaucoup mieux que lui que Jésus-Christ est la science des saints. Nous sommes maintenant à l'école de Dieu; nous y recevons Jésus-Christ, qui est la véritable sagesse ; qui fait toute l'occupation de l'Esprit de son Père; qui est toute sa complaisance éternelle : et nous sommes obligés de vouloir, non seulement avec l'Apôtre, mais avec Dieu, que ce Jésus soit toute notre science et toute notre complaisance ; et que toute autre connaissance que celle qui a lui pour objet nous soit un vrai travail et une véritable affliction d'esprit.

Je ne vous écris pas ces choses pour vous ôter l'étude; mais pour vous enseigner à étudier chrétiennement, et sans vous séparer du pur instinct de l'Esprit de Dieu. Je vous les écris pour que vous ne vous laissiez pas aller à la vanité de l'esprit humain, ni à l'amour des lettres profanes, lequel ne peut être sans profanation dans une âme

consacrée à Dieu; mais principalement en nous prêtres, qui, en cette qualité, sommes sanctifiés au Seigneur. Par notre sanctification sacerdotale nous sommes séparés de tout usage profane et même purement séculier, pour servir à l'autel de Dieu, pour donner sa science au monde, pour y faire ses œuvres, pour y établir son règne, et, pardessus tout cela, pour y produire Jésus-Christ, le communiquer aux peuples et le faire vivre dans les âmes. Nous ne devons pas nous retirer d'un usage si saint, pour nous donner à la complaisance et au goût des lettres humaines : non, nous ne devons pas dégénérer ainsi de notre dignité. Et la première disposition que vous devez conserver en vos études, c'est de ne vous pas laisser aller à la vanité des lettres; de n'y pas établir votre félicité ; de ne les prendre pas pour votre partage; de ne les pas préférer à votre primogéniture divine, et de ne les pas estimer votre science propre, puisqu'elles ne le sont que des hommes. Vous devez, au contraire, les considérer comme une humiliation, et une affliction que votre esprit doit néanmoins porter volontiers pour l'amour et en l'honneur du Fils de Dieu, qui est sorti du sein du Père éternel, qui s'est fait homme, et qui a mis sa sagesse divine dans un état d'anéantissement, pour apprendre le langage des hommes et s'en servir. Telle est la disposition dans laquelle vous devez entrer par rapport à l'étude, pour honorer celle de l'homme-Dieu qui, étant venu et ayant vécu parmi nous *revêtu d'une chair semblable à la chair de péché* (1), n'a pas dédaigné de savoir la science des hommes pécheurs et de leur parler en leur propre langue.

Notre premier instinct nous doit porter à ne servir que Dieu ; à ne vivre qu'en Dieu ; à être séparés des choses

(1) « In similitudinem carnis peccatti » (Rom., VIII, 3).

humaines; à avoir de l'éloignement pour les choses profanes, puisque c'est là le propre de l'Esprit de Dieu, notre Père. Mais si nous nous donnons à Jésus-Christ, et si nous entrons dans l'esprit de son Incarnation, nous devons, sans rien perdre de notre inclination première, nous devons, dis-je, en quelque sorte sortir de Dieu, comme il en est sorti, et nous appliquer aux choses humaines, écouter les pécheurs, apprendre leur langage, supporter avec patience, et non avec complaisance et attachement d'esprit, l'application nécessaire aux études humaines en les référant à la gloire de Dieu. Pour le faire en toute sainteté et dans l'Esprit de Jésus-Christ, nous devons nous donner à lui et le supplier qu'il nous sépare de l'amour-propre, et autres dérèglements d'esprit qui possèdent ordinairement ceux qui se livrent à de semblables exercices.

Notre très révérend Père et très honoré Fondateur désirait extrêmement, pendant son séjour sur la terre, et maintenant ses désirs sont reçus dans le ciel avec lui, que, puisqu'il avait plu à Dieu de donner des collèges à la famille de son Fils, on y étudiât par l'Esprit de son Fils. Je me tiens obligé de vous y exhorter de sa part, et de ne souffrir jamais que l'étude nous ôte quelque chose de son Esprit, ou de sa grâce. Son intention était d'apporter quelque ordre à nos collèges, afin que les études fussent en l'honneur de Jésus-Christ, et non pas au détriment de son Esprit. Dieu n'a pas voulu qu'il le fît à la façon des hommes pendant son pèlerinage sur la terre, afin qu'il le fît plus divinement par la puissance invisible et l'efficace que nous désirons qu'il ait, et que nous croyons qu'il a maintenant sur la Congrégation, laquelle j'invoque sur vous, maintenant que je vous exhorte, autant que je puis, à vous y soumettre. [...]

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

L'œuvre salésienne de Don Bosco

I. — Son histoire

L'œuvre salésienne a germé au XIX[e] siècle dans l'esprit et le cœur — dans le cœur d'abord — d'un jeune prêtre piémontais : Jean Bosco (1815-1888). Pauvre lui-même, ayant dû, pour répondre à l'appel de Dieu, dépenser une somme inouïe d'énergie, le petit paysan des Becchi se trouva être, au matin de son ordination sacerdotale, le 5 juin 1841, l'instrument forgé avec amour par la Providence. Il alla ensuite compléter sa formation théologique à l'Institut Saint-François-d'Assise de Turin.

La jeunesse qui affluait dans la capitale piémontaise y croupissait dans l'abandon, l'ignorance et l'immoralité. C'est vers cette misère que Dieu guidait le jeune prêtre. Il inaugura son ministère en visitant les pauvres, les malades et les prisonniers; mais bientôt l'amour des enfants l'envahit, l'accapara au point que, voulant se consacrer à eux seuls, il sacrifia plus d'un poste rémunérateur.

On a dit que l'œuvre salésienne, toute de mansuétude, naquit d'une râclée administrée à un apprenti maçon de 16 ans par un sacristain irascible, le 8 décembre 1841, dans la sacristie de l'église Saint-François-d'Assise. Effectivement Don Bosco intervint, apprivoisa le jeune homme et termina l'entrevue par une leçon de catéchisme. Ce fut son premier patronné. Le dimanche suivant ils étaient 9; bientôt ils dépassaient la centaine. Contraints par l'égoïsme des hommes à de douloureuses transplantations, ils étaient 400 quand la Providence fixa — enfin — le *Patronage* nomade. Au nord-est de Turin, dans le quartier

du Valdocco, un hangar fut offert en location à Don Bosco, le 12 avril 1846. Heureux de l'aubaine, il le transforma en chapelle, qu'il dédia à *saint François de Sales*, son modèle. Ce fut, si l'on peut dire, la première pierre de l'œuvre salésienne; depuis l'on a couronné l'édifice. Le misérable hangar au toit crevé est devenu l'immense Maison-Mère des Salésiens. Symbole matériel de la prodigieuse extension qui d'un pauvre prêtre piémontais a fait un patriarche...

Extension et expansion qui sont bien selon la logique des œuvres de Dieu. Sans cesse les misères et les difficultés constatées par le Bienheureux chez son petit peuple appelaient des réalisations nouvelles. Le besoin créait l'organe. Il est facile de marquer les étapes.

Pour compléter l'œuvre de son Patronage, Don Bosco, dès 1845, inaugure des *Cours du soir* qui sont copieusement fréquentés. Débordé, le merveilleux éducateur se choisit des collaborateurs parmi les mieux doués de ses protégés. Les résultats sont tels que, sur le rapport d'une Commission académique, un subside annuel de 300 francs est alloué à l'heureux maître.

Un soir de mai 1847 la Providence lui adresse un orphelin sans gîte. Ce fut le premier *interne* de l' « Oratoire Saint-François-de-Sales » où tant d'autres après lui trouveront, avec un morceau de pain, la chaude atmosphère de la famille. Depuis quelques mois en effet, l'admirable mère du Bienheureux, Maman Marguerite, a sacrifié, aux alentours de la soixantaine, un repos bien mérité pour seconder l'héroïsme de son fils.

L'année 1853 voit les débuts très humbles d'une *école professionnelle* : une table et quelques établis au fond d'un corridor. Tout se complétera, peu à peu, avec la menuiserie, la mécanique, la reliure, l'imprimerie, sans oublier les cercles d'études, colonies de vacances, retraites fermées, organisation de secours mutuel, qui nous paraissent aujourd'hui les corollaires nécessaires des œuvres d'éducation professionnelle, mais qui alors constituaient une nouveauté.

Seul, il succomberait à la tâche. Par une ascension lente et sûre il veut faire émerger de sa troupe les « autorités », recruter les cadres dans le rang et en tirer les chefs capables d'élever l'âme de leurs frères. Au moment choisi par la Providence, les meilleurs dans cette élite se rangeront par vœu sous l'obéissance de Don Bosco; c'est ainsi qu'insensiblement, brisant le moule des frères lais selon l'usage des anciens ordres, il aura élaboré ce type de religieux laïc qui se nomme le *Coadjuteur Salésien*.

Le recrutement de ses abbés lui cause, par contre, plus d'un désenchantement. Quatre échecs successifs essuyés en moins de dix ans ne le découragent pas. Il reprend l'œuvre par le fondement. Le 3 octobre 1852 est marqué par la *prise de soutane de Don Rua*, qui sera son premier successeur. Dix ans plus tard, le 14 mai 1862, les « Salésiens » — tel est le nom qu'ils ont adopté en 1854 — seront 22 à prononcer, pour la première fois, les vœux publics. En 1863, Rome approuvera la Congrégation Salésienne et réservera jusqu'en 1874 l'approbation définitive des Règles. — Pour les jeunes filles, Don Bosco fonde les *Sœurs de Marie-Auxiliatrice* : en 1872, elles étaient 15 ; aujourd'hui, elles sont près de 8000.

Depuis longtemps amorcé, le mouvement d'expansion s'amplifie. L'œuvre salésienne franchit les frontières d'Italie en s'installant à Nice, le 8 novembre 1875. A cette date, Don Bosco a soixante ans; sa dernière tâche n'est pourtant pas achevée. Jeune prêtre, il voulait s'engager dans une compagnie missionnaire. Deux songes (1854 et 1871) lui font connaître qu'au moins par ses fils et ses filles il travaillerait à l'extension du règne de Dieu en pays infidèle. De fait, le 11 novembre 1875, il bénit le départ des *missionnaires salésiens* : ils étaient dix, quatre prêtres et six laïcs. Le chef de l'expédition était le P. Cagliero, mort Cardinal en 1926.

Cette courbe splendide, qui fait l'admiration des hommes de notre temps, Don Bosco ne la dessina pas seul. Comme tous les vrais héros, il se tenait pour un servi-

teur inutile : « C'est la Madone qui a tout fait », allait-il répétant. La Dame de ses songes, c'était Elle. Son inspiratrice, c'était Elle : il n'a rien entrepris qu'Elle ne lui eût indiqué. Au vrai, si l'on tient à savoir l'origine de l'œuvre salésienne, c'est jusqu'au Cœur très aimant de Marie qu'il faut remonter : là, et pas ailleurs.

II. — Son esprit

Don Bosco, saint François de Sales, voilà les chefs de l'armée salésienne. Ayant trouvé en saint François un compagnon d'idéal, Don Bosco le choisit comme modèle. Le saint Évêque de Genève, dans sa lutte contre l'erreur, s'était intéressé à la jeunesse. Il lui réservait ses plus savoureuses instructions, délicieusement accommodées à la mobile imagination de l'enfant. Le germe de la doctrine sainte, profondément enfoui dans le cœur des tout petits, grandit avec eux et le lendemain s'épanouit en moisson abondante. Le Bienheureux lutte de même contre l'erreur et le vice. Comme saint François il sait la fécondité des jeunes âmes et vers elles il dirige son effort. Pour elles il aura tous les dévouements, tout l'amour patient d'une mère, la charité même du Christ.

C'est de l'ardent amour d'un pauvre prêtre pour les âmes d'enfants que naquit l'œuvre salésienne.

Dans ce même amour elle lut son principe directeur : faire de ces enfants des chrétiens selon la note de saint François de Sales, des hommes complets à qui l'on ne refuse pas la joie d'aimer, de savoir, de s'humaniser en tout ce qui est compatible avec l'amour de Dieu. — Ce programme, tout éducateur ne l'a-t-il pas devant les yeux ? La pédagogie n'est-elle pas l'art de conduire à leur plein développement les jeunes plantes humaines ? — Oui, sans doute, mais de la théorie à la pratique il y a loin parfois. Point n'est besoin d'une longue expérience ni d'études approfondies pour juger l'esprit d'une éducation. Que de fois des personnalités versées dans l'art de

la pédagogie et s'inspirant elles aussi de l'Évangile, au cours d'une visite à une œuvre salésienne, ont-elles fait cette confidence : « Comme ces enfants sont épanouis! Ils sont vraiment à l'aise avec leurs maîtres. »

La caractéristique de l'esprit salésien se décèle dans cette aisance imprégnant les rapports quotidiens des élèves et de leurs maîtres. Don Bosco a jugé, dès les années de pensionnat, ne pas devoir refuser la joie à l'enfant : « Sois joyeux ! » répétait-il, comme un refrain, à l'un à l'autre, des dizaines de fois par jour. Joie d'aimer, joie de savoir, joie de se développer, joie de s'humaniser! L'esprit salésien, c'est l'esprit de libre et sainte joie que l'âme goûte en Dieu.

Joie d'aimer!... Combien d'éducateurs, avant Don Bosco, réservaient dans leurs systèmes une part active à l'amour? — Bien peu. — Combien lui donnaient une grande part? Combien lui faisaient la plus grande part? — Aucun ou peu s'en faut. L'amour, disons l'affection, du maître pour ses disciples n'était pas réprouvée, mais on souhaitait qu'elle restât bien au fond, au tréfonds du cœur ! La laisser transparaître serait une faiblesse. L'affection du disciple pour le maître c'était l'oiseau bleu ; on la désirait, on n'y comptait guère !

Dieu a préparé aux enfants une atmosphère éducative naturelle : la famille. Une famille où ne régnerait pas l'amour est inconcevable. Romanciers et cinéastes ont exploité ce thème écœurant de l'enfant grandissant sans avoir jamais éprouvé les douceurs de l'amour. La vie réelle nous offre trop de jeunes dévoyés, de déséquilibrés dont le développement n'a connu de loi que l'égoïsme et de barrière que le droit du voisin plus fort. Au pré mal famé du Valdocco, Don Bosco a rencontré de ces enfants. A peine adolescents, ils ignoraient depuis longtemps déjà la douceur d'une mère et d'un foyer. Se constituer leur père, leur donner pour mère sa vieille maman Marguerite, bien incapable de dire non quand son Jean mettait Dieu en avant, ce sera le but du Bien-

heureux. Et l'on sait les premières expériences décevantes, les difficultés, puis les succès de plus en plus nombreux dus à cette atmosphère de famille dont un homme du Bon Dieu entourait les jeunes délaissés.

« L'esprit de famille », c'est la définition la plus commune de l'esprit salésien. Les élèves sont sans cesse exhortés à le conserver bien franc. Inculqué aux novices, aux jeunes maîtres, il est la vivifiante atmosphère des « maisons » de Don Bosco. « Que chacun tâche de se faire aimer s'il veut se faire craindre. Il atteindra ce but si, par ses paroles et par ses actions, il *montre* qu'il est exclusivement préoccupé des avantages spirituels et temporels de ses élèves. » Ce sont les paroles mêmes de Don Bosco. Elles se passent de commentaire.

Joie de savoir!... Connaître d'abord les vérités éternelles, y trouver la solution aux problèmes que l'on se pose vers dix-huit ans, y puiser une force divine, n'est-ce pas une joie bien légitime que celle-là ? La répandre largement fut le constant désir de Don Bosco. Ses fils ont considéré toujours comme leur premier devoir l'instruction chrétienne des jeunes. Connaître ensuite toutes sciences, arts, métiers, nécessaires ou utiles, est un droit pour le jeune homme. Les écoles de tous degrés, les ateliers enseignant toutes branches d'industrie, les écoles agricoles fondées par le Bienheureux et ses successeurs, n'ont point d'autre but que d'aider le jeune chrétien à se faire une position sociale selon ses aptitudes.

Joie de se développer, de s'humaniser !... Don Bosco voulait laisser à l'enfant la joie de s'élever lui-même. Tout près de lui d'abord, s'éloignant peu à peu sans jamais le quitter, l'éducateur salésien est un père, un grand frère. Par ses conseils il guide la volonté du jeune homme. L'affection suffit à unir les deux volontés de l'élève et du maître; et, de son plein gré, joyeusement, l'enfant s'efforce de grandir suivant la direction qu'il aime parce que, croit-il, elle ne lui est pas imposée. Ainsi, doucement guidé, il prend possession de toutes ses facul-

tés. Il est le maître de toutes les commandes de son âme. Il est capable de suivre la route tracée. Dans la joie et l'affection l'enfant de Don Bosco devient, à l'instar de saint François de Sales, « tant homme que rien plus ».

III. — Son organisation

Si l'œuvre de Don Bosco a hérité de son fondateur un esprit riche en puissances spirituelles, elle a aussi reçu de lui une *organisation* qui, toute hiérarchisée qu'elle soit, n'en sauvegarde pas moins l'esprit de famille.

Pour gouverner la Société de saint François de Sales, un Recteur Majeur est élu pour douze ans et est rééligible. Il ne dépend que du Souverain Pontife, dont, à l'exemple de Don Bosco, il aime à se montrer le serviteur très dévoué : un désir du Pape est un ordre pour le salésien. Le Recteur Majeur est aidé dans son administration par un Conseil Supérieur élu au Chapitre général, comprenant un Préfet général, un Catéchiste général, un Économe général et plusieurs conseillers (scolaire, professionnel, etc...). Les 9415 religieux qui composent actuellement la Société salésienne sont répartis en 45 provinces ou territoires de Missions dirigés par un Provincial ou Inspecteur. C'est ainsi que la France comprend les Provinces de Paris, de Lyon et d'Afrique du Nord. La direction des diverses maisons est confiée à un Directeur. Sous ses ordres se placent le Préfet, chargé du temporel et de la discipline, le Catéchiste, veillant uniquement sur les intérêts spirituels de la maison, les conseillers scolaires et professionnels dirigeant l'enseignement, les professeurs et surveillants. Quelques remarques aideront à mieux comprendre l'esprit de Don Bosco dans le fonctionnement de cette organisation.

Le Directeur et le Catéchiste sont le plus possible déchargés de la discipline, car c'est à eux qu'incombe la charge importante de maintenir le bon esprit et d'intensifier la vie spirituelle parmi le personnel et les enfants.

Par contre, tous les autres maîtres, quelque fonction qu'ils remplissent, doivent se mêler le plus possible, et le plus familièrement du monde, à leurs élèves. La division des charges est nécessaire au bon ordre, mais ce n'est pour personne le désintéressement de ce qui n'est pas sa partie propre. Les assistants, — Don Bosco ne disait pas les « surveillants », bien qu'en France ce terme ait prévalu, — sont, d'après l'esprit du fondateur, ceux qui peuvent faire le plus pour la formation des jeunes gens et le maintien du bon esprit. Aussi voulut-il que tous les salésiens fussent, pour toute leur vie, des assistants. Les « Associations », groupements pieux des meilleurs élèves, font pénétrer dans la masse l'édification et l'amour du règlement. Que nous sommes loin de ces organisations pédagogiques où le surveillant est un salarié, souvent incapable d'occuper un autre poste, presque un galérien, qualifié d'un sobriquet qu'il traîne comme un opprobre ! A Turin, à la Maison-Mère, on peut voir chaque jour le Recteur Majeur et les autres membres de son Chapitre se promener en cour de récréation parmi les enfants, au risque de se faire bousculer, tout comme le jeune abbé chargé de la surveillance.

IV. — Tendances et méthodes

Dotée de cet esprit et dirigée par des cadres éprouvés, l'immense œuvre salésienne ne tend à rien de moins qu'à peupler le ciel d'élus, après avoir peuplé la terre d'honnêtes chrétiens. Son but général est donc le but même de toute éducation chrétienne. La spécialité salésienne, si l'on peut dire, est d'y conduire les jeunes gens de la classe pauvre ou moyenne.

L'optimisme salésien

En spiritualité le salésien est, comme il convient, franchement *optimiste* : la jeunesse a confiance en ceux qui

ont confiance en elle. Les internats ou externats, écoles, ateliers ou patronages visent à élever les âmes par la saine et simple compréhension des vérités chrétiennes et des devoirs des disciples du Christ, selon le doux esprit de saint François de Sales. « Ne craignez pas, aimez plutôt », disait saint François de Sales; et ce sera la grande recommandation du bienheureux Don Bosco. Placé en face du problème du salut, en directeur éclairé il ne se croisa pas les bras, laissant à Dieu toute la tâche. Il ne désespéra même pas d'un Michel Magon, un petit vaurien, chef de bande, de surcroît; il en fera un véritable saint. « Il y a à faire à Dieu et à l'homme », se dit-il, et le premier il mit la main à l'ouvrage.

La volonté lui parut un admirable instrument pour le bien. Aussi s'assura-t-il celle de ses dirigés. « Je veux que tu deviennes mon grand ami, disait-il surtout aux nouveaux arrivés, et sais-tu bien ce que veut dire être l'ami de Don Bosco?... Cela signifie que tu dois m'aider. Et en quoi?... A sauver ton âme, peu importe le reste. » A son exemple ses disciples cherchent à *faire vouloir* leurs élèves, à leur faire vouloir leur salut et à le poursuivre avec un joyeux optimisme lié à l'espérance en la grâce.

Sur le plan social, puisque cette œuvre a été voulue par son fondateur pour la société, elle tend plus à *préparer des travailleurs moyens* qu'à former des dirigeants. Travailleur moyen ne veut pas dire « médiocre travailleur ». Les ouvriers sortis des écoles professionnelles salésiennes, les étudiants non appelés à la vie religieuse ou au sacerdoce, de par leur situation familiale même, ne peuvent en général prétendre aux emplois élevés. Il est donc nécessaire de ne pas les déclasser, mais d'en faire l'élite des travailleurs. C'est à eux que S. S. Pie XI, parlant aux pèlerins accourus à la béatification, disait : « Persévérer, c'est bien, mais cela ne suffit pas. Entrez dans l'élite, prenez la tête, soyez de ceux qui marchent en avant ! »

Par besoin d'adaptation l'œuvre salésienne, en certaines contrées, a dû s'adresser à la classe dirigeante. Là

encore elle a formé des chrétiens d'abord, et du même coup, des chefs dignes de ce nom.

Le « système » de Don Bosco

Étudions maintenant comment, dans le domaine pratique, le salésien s'y prend pour élever l'enfant au-dessus des défauts, des passions, des vices qui sont si aisément le lot des enfants pauvres. Un minimum de bien-être est nécessaire à la sauvegarde de la moralité, et Dieu sait si parmi les jeunes clients des maisons de Don Bosco ce minimum est, souvent, loin d'être atteint. Quelques mots du Bienheureux lui-même nous présentent *sa méthode.*

« *Religion et Raison* sont les deux ressorts de mon système d'éducation. Quand on parvient, avec l'aide du Seigneur, à faire pénétrer dans l'âme des jeunes gens les principaux mystères de notre sainte religion qui, toute en amour, nous rappelle l'amour immense que Dieu a porté à l'homme, quand on arrive à faire vibrer dans leur cœur la fibre de la reconnaissance due en échange de tant de généreux bienfaits, quand finalement, au moyen de la raison, on les persuade bien que la véritable reconnaissance envers Dieu se prouve par l'accomplissement de ses ordres, le respect de ses préceptes et spécialement de ceux qui indiquent nos devoirs envers le prochain, croyez qu'une grande partie du travail éducatif est faite. »

Il disait un jour au Cardinal Tosti : « Il est impossible de bien élever les enfants, s'ils n'ont pas confiance en leurs supérieurs. — Mais comment gagner cette confiance ? interroge le Cardinal. — En cherchant à nous les attacher, et en éloignant toute raison qui les tienne éloignés de nous. — Mais encore comment nous les attacher ? — *En nous approchant d'eux*, en cherchant à nous adapter à leurs goûts, en nous rendant semblables à eux. » Sur l'insistance du Cardinal, Don Bosco expérimente à l'instant son système. S'étant rendus place du

Peuple, il laisse le Cardinal dans son carrosse en un angle de la place et se dirige vers un groupe d'enfants qui jouaient là. Effarés, les gamins s'enfuient. Le doux prêtre les rappelle avec une telle bonté que peu à peu ils reviennent tous. Quelques bonbons et une caresse les amadouent. Ils reprennent leurs jeux auxquels se mêle Don Bosco. Le groupe s'accroît de nombreux enfants accourus à ce spectacle, et Don Bosco, à chacun, touche un mot de ses affaires spirituelles. Quand il repart, la troupe entière l'accompagne à son carrosse. Ce n'était donc pas pure utopie que le système de Don Bosco.

Le « *système préventif* » était connu avant Don Bosco, mais il était délaissé et jugé incapable de produire de bons fruits. Grâce en grande partie à ce saint prêtre, il n'est pas exagéré de dire qu'actuellement le système répressif est en voie de prendre la place laissée libre aux archives par le rappel à l'activité de son antagoniste. Voici comment Don Bosco conçoit l'application de son système : « Mettre l'enfant dans l'impossibilité de faire le mal. » Cela demande une surveillance continue. Gare à l'hypocrisie! Ce serait un danger si à chaque manquement de l'élève correspondait un châtiment, mais telle n'est pas sa tactique. Pour lui l'assistant doit prévenir tout danger de chute pour son protégé, l'avertir à temps, lui donner les moyens de ne pas faillir. Ces moyens, le Bienheureux les réduisait à trois : confession et communion fréquentes, jamais obligatoires, dévotion à la Sainte Vierge. « Qu'importe en effet de réprimer les désordres, quand ils ont eu lieu? Dieu est déjà offensé », disait-il. La jeunesse est l'âge où les habitudes se contractent aisément; en veillant à ce qu'aucune mauvaise habitude ne se greffe sur les enfants, l'éducateur salésien assure en grande partie la pérennité de son œuvre.

En pratique : le Directeur cherche à se trouver le plus possible *au milieu des enfants*. Il leur parle en récréation, les visite de temps en temps à l'atelier, passe dans les classes, jamais pour punir, toujours pour encourager.

Si quelque faute nécessitant une punition est commise, et c'est rare, le soin de sévir est laissé au préfet. Les assistants, tant que leur âge le leur permet, jouent avec les enfants. Ils n'en acquièrent que plus d'autorité pour demander ensuite le respect du règlement. Néanmoins les moyens de châtier les étourdis ne leur font pas totalement défaut. Une fois conquise l'affection de l'enfant, « retirer une marque de bienvillance constitue un châtiment qui excite l'émulation, donne du courage et ne rabaisse jamais. Près des enfants un châtiment est tout ce que l'on fait servir comme tel. On a observé qu'un regard sévère produit parfois sur certains plus d'effet qu'un soufflet. Une parole de louange à qui l'a méritée, une parole de blâme à qui s'est laissé aller, constituent déjà une grande récompense ou un châtiment véritable ». Ces paroles ont été écrites par Don Bosco après une expérience de plus de quarante années, et il ne reçut pas toujours des modèles de vertu à l'Oratoire. Ses petits « mots magiques », comme l'on disait, pénétrant au fond du cœur, avaient vite fait de changer une volonté mal orientée.

Un jour un curé lui présente un enfant, le désespoir de ses parents. Don Bosco demande au jeune homme s'il resterait volontiers avec lui. « Oui, lui fut-il répondu, à deux conditions : je ne mettrai pas les pieds à l'église et l'on ne me parlera ni de confession ni de communion. » Souriant, Don Bosco accepte le marché. Le jeune récalcitrant s'étonnait cependant d'être traité avec la même affabilité que ses camarades. Il remarqua vite que les jeunes gens les plus pieux étaient aussi les plus joyeux. Il finit par avoir honte de se tenir en marge du règlement. Il suivit donc ses camarades à la chapelle et bientôt courut à Don Bosco, lui confiant toute son âme. Une grande patience, beaucoup de bonté, avaient converti ce cœur comme tant d'autres.

L'application d'une telle méthode est très agréable pour les élèves, mais assez pénible pour les maîtres. Outre un oubli complet de soi, elle nécessite entre les

différents supérieurs de la maison la même entente, le même esprit de famille qu'entre les élèves et leurs maîtres. A ces conditions l'éducateur trouvera dans l'exercice de sa mission d'amples consolations qui compenseront une abnégation de tous les instants.

La prière assidue, l'étude de l'Évangile, la méditation de l'hymne à la charité de saint Paul (*I Cor.*, XIII), la lecture de la vie et des écrits du bienheureux Don Bosco, voilà qui révèle aux éducateurs et parents chrétiens la pédagogie même du Christ.

V. — Résultats et perspectives

Pour apprécier le dynamisme de cet esprit et la valeur de cette méthode, il n'est que de s'arrêter devant la splendeur des fruits.

Fruits de sainteté

Le plus beau résultat, la gloire la plus pure de l'Œuvre salésienne, c'est d'abord sa couronne de *candidats aux honneurs des autels*. A la suite de leur Fondateur et Père, Don Bosco, béatifié le 2 juin 1929 au milieu d'une débordante allégresse, s'inscrivent :

Don Rua, premier successeur du Bienheureux ;

Don Beltrami, jeune prêtre, et son ami et émule dans le sacerdoce

le Prince Polonais Auguste Czartoryski ;

Dominique Savio, élève de Don Bosco, mort à quinze ans ;

Mère Mazzarello, première Supérieure des Filles de Marie-Auxiliatrice ;

Sœur Valsé, religieuse de Marie-Auxiliatrice ;

le Père Mertens, Salésien Belge mort à Liége en 1920 ;

Doña Chopitea, Coopératrice salésienne espagnole.

Fût-il le seul, un tel résultat témoignerait au moins que l'esprit de Don Bosco, qui continue d'animer l'apostolat de ses fils, dérive des sources authentiques de la

sainteté catholique, et que l'activité la plus dévorante n'est pas incompatible avec la plus haute perfection.

La grande famille salésienne

Or, inlassable et surnaturelle, cette activité n'est pas près de s'éteindre. A la veille de l'élection du cinquième Supérieur Général (16 mai 1932), voici quelle était la statistique officielle des membres de la Société Salésienne :

1 Cardinal (le Cardinal Hlond, archevêque de Poznan, Primat de Pologne), — 6 Archevêques, — 12 Évêques, — 5 Préfets ou Administrateurs Apostoliques, — 14 Vicariats ou Préfectures Apostoliques, dont l'une, le Haut Orénoque (Vénézuéla), vient d'être confiée aux Salésiens par la Propagande, — 45 Provinces, dont 23 pour l'Europe, 17 pour l'Amérique et 5 pour l'Asie, — 672 maisons, dans lesquelles travaillent 8411 religieux, dont 3275 prêtres, 3030 abbés et 2016 coadjuteurs. Si l'on fait entrer en ligne de compte les 1004 novices de la Société, cela donne le beau total de 9415 Salésiens (1).

En même temps que la confiance dont le Saint-Siège, de Pie IX à Pie XI, a honoré les fils du Bienheureux, ces chiffres évoquent assez éloquemment la vitalité de l'œuvre. Sans plus de détail, bornons-nous à énumérer les champs principaux où se déploie l'activité salésienne, soit (indépendamment des Missions proprement dites) :

390 patronages, 320 écoles élémentaires, 300 orphelinats ou collèges, 118 écoles professionnelles, 46 écoles d'agriculture, 177 paroisses, 8 hôpitaux ou lazarets, 5 séminaires. — Et, pour n'être pas trop incomplet, il faudrait mentionner les œuvres de Presse, si chères à Don Bosco, qui dans ce domaine fut un précurseur, ainsi que les très nombreuses vocations religieuses et sacerdotales dont ont bénéficié surtout en Italie les diocèses et les congrégations.

(1) Les chiffres sont empruntés au catalogue de 1931 pour le Nouveau Monde. Au 1er janvier 1932, le chiffre exact serait 9816 salésiens.

Fidèles à la pensée de leur Père, les Salésiens, s'ils ne font pas de l'éducation de la jeunesse le but exclusif de leur apostolat, gardent toutefois une prédilection marquée pour cette tâche essentielle. — Dans le monde féminin les 8000 *Filles de Marie-Auxiliatrice* apportent le même amour actif et clairvoyant. Aux efforts conjugués des deux œuvres le ciel n'a pas mesuré ses bénédictions.

Les coopérateurs salésiens

La troisième branche, ou, plus justement, la maîtresse branche de l'œuvre est la *Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens*, tiers-ordre bien moderne en tête duquel ont tenu à se faire inscrire quatre Papes, qui ont discerné dans cette création du Bienheureux les principes de la plus orthodoxe tradition relative au rôle du laïcat en matière d'action catholique. Par leurs prières quotidiennes, par leur sympathie agissante, Coopérateurs et Coopératrices préparent, soutiennent et, d'un mot, décuplent l'apostolat des fils et des filles de Don Bosco. Ils sont aujourd'hui plus de 300.000, répandus sur les deux continents, ayant pour organe mensuel de liaison le *Bulletin Salésien*, imprimé en dix langues.

Les anciens

Les Coopérateurs se recrutent en grande partie parmi les *Anciens Élèves*, demeurés passionnément attachés à l'œuvre qui voulut faire d'eux des chrétiens de trempe solide. Unis en Fédérations puissantes, notamment en Espagne, en Belgique, en Italie et en Argentine, les Anciens s'efforcent d'être les collaborateurs enthousiastes de la rechristianisation de leur pays. En ce qui concerne la France, on cite telle ville du littoral méditerranéen et du Sud-Est où, par leur nombre et leur discipline, ils ont transformé une municipalité ou bien se préparent à envoyer au Parlement le candidat de leur choix. Cette politique-là, Don Bosco ne l'eût pas désavouée : elle est celle du *Pater noster*.

Demain

De tels résultats font bien augurer de l'avenir; l'œuvre salésienne l'envisage avec un incoercible optimisme. En dépit des bourrasques spasmodiques, l'arbre croît vigoureusement. Pour un pays comme la douloureuse Espagne où l'activité de 750 religieux se trouve subitement enrayée, que d'autres, où l'œuvre est relativement récente, promettent de magnifiques floraisons ! Ou plutôt n'en est-on pas déjà à la saison des fruits ? L'Allemagne voit accourir 125 novices, la Pologne 85, la Tchécoslovaquie 79.

En France, passée la rude secousse de la persécution et de la guerre, d'ores et déjà le redressement est magnifiquement opéré. Disséminée dans les trois Provinces de Paris, Lyon et Afrique du Nord, les 30 maisons des Salésiens travaillent à plein rendement. Par équipes annuelles atteignant à ce jour la trentaine, d'ailleurs en progression soutenue, les ouvriers nouveaux montent, animés d'une ardeur joyeuse et rompus aux méthodes modernes d'apostolat. Au plus noir de la tourmente, leurs aînés n'avaient pas voulu désespérer de l'avenir; la Providence récompense aujourd'hui leur foi et leur ténacité.

Lecteurs, priez le Maître de la moisson afin que, plus nombreuses encore, les gerbes soient engrangées. Là est le but dernier des œuvres les plus éminemment sociales. En créant la sienne, le bienheureux Don Bosco n'eut pas d'autre ambition : « *Adveniat regnum tuum.* »

H. Faure, Salésien,
Provincial de Lyon.

Note. — Nous sommes très reconnaissants à la rédaction pour sa généreuse hospitalité. De cette tribune magnifique nous nous permettons de recommander, aux nombreux lecteurs de *La Vie Spirituelle*, les Œuvres de Don Bosco, très éprouvées en ces temps de crise générale.

Le mouvement de la vie spirituelle

L'œuvre apostolique de Jésus-Ouvrier

Les milieux ouvriers en majorité méconnaissent — ou détestent — le catholicisme. C'est un fait indéniable autant que douloureux. Un scandale, quand on pense que le Fils de Dieu fait homme a voulu être un ouvrier.

Pourtant des mouvements comme la J.O.C., des enseignements comme les encycliques sociales des papes, manifestent que Jésus ouvrier, lui, n'a pas abandonné son Église. Il faut propager le culte de sa pauvreté et de son travail. Tel est le but de « l'œuvre apostolique de Jésus-ouvrier », O.A.J.O.

Fondée pendant la guerre par un prêtre d'une paroisse ouvrière de Genève, l'abbé Schuh, qui est mort récemment, approuvée par Benoît XV, elle fut placée en 1928 sous l'autorité immédiate du Maître général des Frères Prêcheurs.

Son but ? — Sanctifier le monde du travail par les exemples et les mérites de Notre-Seigneur.

Ses moyens ? — Très simples et tout spirituels : une vie intense de piété, la connaissance claire et complète de la doctrine sociale de l'Église et l'apostolat « d'une charité agissante à l'égard de tous, et spécialement des compagnons de labeur, qu'ils soient ou non catholiques ». Des réunions d'études, la revue de l'œuvre, des retraites mensuelles, la participation collective aux cérémonies religieuses, aident à réaliser le but d'éducation et de formation que l'on se propose. L'O.A.J.O. pourra être paroissiale ou inter-paroissiale, selon le milieu auquel elle sera destinée. Et comme elle a été rangée parmi les « pieuses unions primaires », elle sera capable de s'agréger d'autres unions de même nom poursuivant le même but.

Ce qui fait le caractère propre des apôtres de Jésus-ouvrier,

c'est la dévotion spéciale qu'ils ont pour le Verbe Incarné dans le mystère de sa vie laborieuse. Rien de plus utile que cette contemplation pour restituer au travail sa noblesse divine, surtout dans l'état présent des choses, où, selon le mot de Pie XI, « la matière inerte sort ennoblie des ateliers, tandis que les hommes s'y corrompent et s'y dégradent ».

Pour favoriser ce culte, on voudrait obtenir la célébration d'une fête de Jésus-ouvrier dans l'Église universelle. L'O.A.J.O. a lancé un vaste mouvement de pétitions. Elle a été suivie par un grand nombre d'associations, parmi lesquelles la J.O.C., et l'on peut espérer qu'un jour l'Église autorisera ce culte.

En attendant, il était bon qu'une étude théologique sérieuse en fût faite. C'est l'œuvre que M. l'abbé Bord, professeur au grand séminaire de Viviers, vient de réaliser, dans un excellent petit livre intitulé : *Jésus-ouvrier. Doctrine et Culte* (1). Nous ne saurions trop recommander cette brochure aux dirigeants du mouvement social chrétien et à tous les prêtres qui voudraient connaître les fondements théologiques authentiques de cette dévotion.

Quant à l'œuvre elle-même, c'est le R. P. Saget, O. P., qui s'y dévoue en qualité de secrétaire général (2). Il a fait paraître à la « Pensée Catholique », à Liége, une brochure qui fait connaître le but et les réalisations déjà obtenues.

Que Dieu bénisse cette œuvre ! La misère morale de la classe ouvrière la rend urgente.

***

Le problème de l'apostolat dans le monde moderne

Mgr Bruno de Solages, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, a prononcé un discours très remarqué au congrès

(1) Abbé J.-B. Bord, Docteur en philosophie et en théologie, Professeur de dogme : *Jésus-ouvrier, Doctrine et Culte*. Paris, Bloud et Gay, 1932 ; 148 pp.

(2) Le secrétariat général de l'œuvre apostolique de Jésus-ouvrier a son siège à Genève, rue de la Flèche, n° 9.

de l'Union des œuvres ouvrières catholiques, à Toulouse. L'auteur parle en philosophe et cherche à dégager les règles de l'apostolat dans le monde moderne. Avec une acuité presque douloureuse, il souligne le tragique de la situation présente, cette dualité profonde établie au cœur même de la société moderne :

A côté de la société de ceux qui continuent à être rattachés tant bien que mal à l'organisation de l'Église catholique, il y a ceux qui y ont quasi irrévocablement échappé, qui ont organisé leur société, eux, avec des cadres et des organisations propres, société incroyante, libre-penseuse, laïque.

C'est la même situation qu'au temps où l'Église primitive se heurtait au paganisme. Mais avec cette aggravation :

Alors c'était l'Église qui avançait, qui se développait aux dépens de la société païenne,... tandis qu'aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, c'est la nouvelle société païenne qui entreprend sur le christianisme, qui se développe à ses dépens et qui le refoule.

Le résultat ? Ç'a été le repli de la société catholique sur elle-même, avec sa presse, ses librairies, ses écoles, son théâtre, voire même ses fournisseurs catholiques. Organisation défensive et craintive dont on voit l'inquiétante faiblesse. Certains groupes ont complètement échappé à l'ambiance religieuse, tel le milieu d'instituteurs publics et leurs écoles normales, véritables anti-séminaires. La classe ouvrière a, pour une grande part, apostasié, sous l'influence du machinisme qui l'a arrachée à ses cadres naturels.

Résultat :

Nos cadres paroissiaux, essentiellement territoriaux, n'étaient plus adaptés à ces déracinés entraînés dans des cadres si différents, essentiellement professionnels.

Dès lors le problème est celui-ci :

Il y a pour l'élite apostolique moderne deux tâches distinctes parce qu'il y a deux milieux distincts : il faut garder au Christ ceux qui ont contact avec l'Église et il lui faut attirer les autres.

Deux tâches : conservation, pénétration.

... Laquelle des deux d'abord ?

— Toutes les deux à la fois.

Car il y a partout des âmes appelées au salut, et d'ailleurs

faut-il donc négliger les 99 brebis perdues pour mieux choyer celle qui nous demeure encore ?

Pour ces deux tâches, deux méthodes d'apostolat distinctes : l'une, d'apostolat individuel s'appuyant sur des institutions déjà chrétiennes; l'autre, institutionnelle, « qui recrée en milieu déchristianisé des institutions chrétiennes », afin de permettre aux nouveaux convertis de persévérer en s'appuyant les uns les autres et en encadrant leurs adeptes à venir.

La J.O.C., c'est le type de l'institution de rechristianisation de la classe ouvrière, de l'organisme de l'Église dans les milieux ouvriers.

Ce n'est qu'un exemple. Au vrai, cette méthode doit être étendue à tous les milieux déchristianisés, « afin de reprendre la tête du grand courant de la civilisation moderne et pas seulement d'y vivre en marge, tolérés ».

Assurément il y aura parfois quelque difficulté à harmoniser l'effort de pénétration et celui de conservation. Les œuvres de pénétration auront une allure plus indépendante et devront, à l'occasion, arracher aux œuvres anciennes tel ou tel élément : « tel grand, utile dans un patronage, peut devenir le premier militant d'un groupe de J.O.C. ». Il est même probable que « ces nouveaux groupes ne seront pas si régulièrement présents... aux réunions paroissiales... ».

C'est inévitable.

La rechristianisation du monde moderne est à ce prix, et, si l'on n'en prend pas les moyens, alors c'est la continuation de la déchristianisation qui va bientôt atteindre ce qui vous reste de vie chrétienne dans votre paroisse; et ceux que vous n'aurez pas voulu donner à l'œuvre de pénétration, c'est la pénétration de l'incrédulité qui viendra vous les arracher chez vous.

P. B.

*
* *

Spiritualité scoute ?

Si la vitalité d'un esprit se remarque à l'originalité des questions qu'il se pose, un mouvement de jeunesse comme celui des Scouts de France témoigne aussi de sa vigueur et

de sa santé par les problèmes qu'il soulève dans sa marche en avant. Qui donc, s'il est passionné pour les intérêts spirituels de la France et de l'Église, peut s'en désintéresser ? Qui peut écouter sans bienveillance les propos que les Scouts échangent et où ils traduisent leur immense bonne volonté et leur soif d'idéal ?

Il arrive parfois que, dans leur enthousiasme juvénile, les Scouts prononcent des paroles qui nous portent à réfléchir. En voici quelques-unes, touchant le sujet qu'évoque notre titre. « Oui, nous sommes une famille. Ce qui nous distingue des autres, ce n'est pas seulement notre costume, notre organisation, notre loi. C'est aussi notre façon de concevoir la vie — et bien entendu, pour nous, la vie ne comporte pas de cloisons : Dieu y occupe la place qui lui revient. Nous avons notre spiritualité. Il y a une spiritualité scoute, comme il y a une spiritualité franciscaine, ignatienne, dominicaine, bénédictine... » D'autres, qui repousseraient peut-être cette formule dans sa crudité, expriment cependant la même opinion, quoique avec plus de finesse : « Que me parlez-vous d'entrer dans tel ou tel groupe de piété, dans tel ou tel Tiers-Ordre, en vue de cultiver mon âme ? L'idéal scout suffit à nourrir, à entretenir en moi la vie intérieure... »

Encore une fois, rien n'est à prendre au tragique dans ces affirmations, et l'on sent sous ces mots une bonne foi, un élan, précieux à bien des titres. Il n'est, pensons-nous, qu'à suggérer quelques pensées pour orienter et utiliser tant d'énergies dans des voies plus sûres. Point n'est besoin d'ailleurs d'entreprendre à cette fin de vastes recherches. Nous ne voulons d'autre principe de discernement qu'une exacte notion du scoutisme lui-même.

Qu'est-ce que le scoutisme ? Une méthode d'éducation; un ensemble de procédés apte à former des caractères. D'où l'aspect surtout moral du scoutisme : il s'agit là en effet de la culture des vertus morales pour favoriser et assurer le plein développement du garçon. Précisons davantage. Parmi les vertus que le scoutisme cherche à développer dans les âmes des jeunes et qui lui servent de levier moral, il y a l'honneur — l'honneur qui n'est pas seulement une manière d'être, un « chic » spécial, « un style », mais l'application énergique et persévérante des capacités du garçon sur les points sensibles de sa vie morale. « Quelles sont les vertus principales du scout ?... Franchise, Dévouement, Pureté. » Cette ascèse sup-

pose évidemment une philosophie qui, si elle n'est pas précisée avec fermeté, n'en existe pas moins à l'état latent. Les scouts ont une manière qui leur est propre d'envisager la vie, et c'est ce qu'on appelle l'esprit scout.

Cet esprit scout peut-il s'appeler, sur le plan religieux, une spiritualité, et figurer à côté des grandes Écoles de vie chrétienne qui honorent l'Église ? Il faudrait pour cela que son but coïncidât nettement avec le but de toute spiritualité : l'union à Dieu par le Christ. Or, ce but est-il bien l'idée inspiratrice du mouvement scout ? Les méthodes qui lui sont chères sont-elles ordonnées à cette fin ? Nous venons de signaler que le scoutisme comme tel est surtout une morale et qu'il est tout entier orienté vers l'action (1). Nous savons également que si son fondateur est chrétien, il n'a rien exigé de ses garçons que la croyance en Dieu, et même qu'en certains cas le Mouvement prend une forme délibérément neutre. Cette latitude, a déclaré Baden-Powell, est laissée, afin que le scoutisme soit et demeure ouvert aux garçons de toute croyance.

Ce n'est donc pas au sein du scoutisme en tant que tel qu'il faut aller chercher l'inspiration essentielle qui dicte et imprime au mouvement sa fin dernière — ses visées étant essentiellement pratiques et trop imprécise sa position religieuse. Cette fin ne peut lui venir que de l'extérieur. Et c'est la tâche que se sont imposée les S.D.F. de communiquer à cette forme de vie les lumières surnaturelles de la Foi et l'action de la Grâce. En d'autres termes : il y a lieu de parler, chez les Scouts de France, non pas de spiritualité scoute, mais de spiritualité catholique — la seule qui existe en vérité.

Nous savons au surplus que la Grâce de Dieu étant multiforme, multiformes aussi sont les spiritualités au sein de l'Église Catholique, comme sont divers les états de vie, les mentalités, les stades de perfection où chaque âme évolue. Ce sont les Écoles de vie chrétienne, les traditions des Ordres

(1) « ... La question se pose de savoir si les actes intérieurs des vertus morales appartiennent bien à la vie active... Ce sont même ces actes intérieurs des vertus morales, et non pas les opérations extérieures prises en elles-mêmes, qui constituent l'élément formel, spécifique, proprement humain de la vie active. » LEMONNYER, *La Vie Humaine*, pp. 504-505.

religieux. Le Scoutisme catholique français va-t-il, de lui-même et comme mouvement de jeunesse, s'affilier à l'une ou l'autre de ces familles spirituelles ? Nullement. Il se doit de rester largement ouvert à tous et de respecter avec la liberté de ses membres son unité de vue : servir premièrement et avant tout la Foi catholique.

Ainsi, le scoutisme catholique français ne crée point une spiritualité, il l'appelle, il la suppose. Et cette spiritualité, il ne peut officiellement aller la demander à une école ou à une famille religieuse, si illustre soit-elle. Cette spiritualité ne peut être que celle de l'Église catholique, son seul Docteur et Maître de vie.

S'il n'est pas une spiritualité nouvelle à côté de celles que l'Église approuve, qu'est donc le scoutisme du point de vue religieux et catholique ?

Considéré en lui-même, il est d'abord et premièrement une méthode, un instrument de culture. Son idéal, nous l'avons dit, c'est de servir la Foi catholique en chacun de ses membres. S'il est parfaitement adapté à ses fins supérieures, il accomplira cette tâche, qui n'est ni au-dessus de ses forces ni trop ambitieuse pour lui : d'aider tous les garçons à prendre conscience des réalités de leur foi, de les stimuler dans la pratique de leur vie chrétienne, de leur fournir un programme d'ascèse indispensable à leur ascension morale, de les rendre meilleurs chrétiens, meilleurs catholiques, parce que Scouts de France. Faire de nos garçons des « dévots », c'est-à-dire des êtres qui se donnent au Christ et à Dieu avec ferveur et « entièreté » : quelle belle mission que celle-là ! Et dans ce sens, comment ne pas reconnaître que l'idéal scout, lorsqu'il est imprégné d'esprit catholique, peut amener ses fidèles à une vie intérieure intense ?

Est-ce à dire, toutefois, que le Scoutisme catholique ainsi pratiqué peut répondre à toutes les aspirations religieuses de ses adhérents ? L'expérience nous apprend que le Mouvement a formé et forme sans cesse une élite toujours plus nombreuse d'âmes qui se sentent des affinités profondes pour tel ou tel courant de pensée chrétienne, pour telle ou telle famille religieuse. Beaucoup — et comme il y a lieu d'en être fiers ! — ont abouti à la vie religieuse et sacerdotale (1). Mais

(1) On compte, à ce jour, dans les grands Séminaires et les Noviciats, plus de 800 clercs, sous-diacres et diacres, dont 115 dans les trois Séminaires de Paris.

ceux qui n'ont pas entendu cet appel et dont l'ambition est d'appuyer leur activité sur une vie intérieure solidement nourrie et jalousement entretenue, à qui s'adresseront-ils ? Il est évident qu'auprès de telles âmes les diverses spiritualités et les différentes familles religieuses reconnues dans l'Église sont appelées à remplir, sous la forme du Tiers-Ordre ou de l'Oblature, un ministère de formation complémentaire éminemment opportun.

Il y a en effet dans les Tiers-Ordres des avantages précieux que le scoutisme ne comporte point et auxquels l'élite des scouts ne se lasse pas d'aspirer. Un Tiers-Ordre, n'est-ce pas, pour les laïcs, la faculté d'entrer dans une famille spirituelle, de vivre de ses traditions, de communier à son esprit, de participer à ses mérites ? Un Tiers-Ordre, avec la spiritualité qu'il suppose, n'est-ce point l'adaptation, l'assimilation de l'idéal chrétien en fonction des légitimes aspirations ou tendances individuelles ? Il faut donc s'attendre — et l'expérience quotidienne confirme cette exigence — à ce que, mis en goût d'une vie supérieure, désireux de trouver une expression complémentaire de leur idéal scout, des âmes d'adolescents aspirent à entrer, par le Tiers-Ordre ou comme Oblats, dans une famille religieuse. C'est là qu'ils trouvent la pâture spirituelle dont ils sentent le besoin; c'est là qu'ils apprennent à prier conformément aux aspirations particulières de leur âme; c'est là qu'ils respirent l'atmosphère supérieure qui favorisera en eux le développement de la vie divine. Ont-ils pour autant renié leur scoutisme ? A Dieu ne plaise ! A l'école des Docteurs de l'Église et des saints, amis et confidents de Dieu, ils l'éprouvent, ils le vivifient, ils le couronnent en le situant en plein courant de vie catholique.

Hyac. Maréchal, O. P.

Pour la lecture spirituelle

BIOGRAPHIES

Une ouvrière

Mgr Laveille. *Marguerite Sinclair (1900-1925)*. Édition revue et complétée. — Paris, Téqui, 1932, 196 pp.

Beaucoup connaissent déjà cette physionomie attachante. Dans le milieu ouvrier protestant d'Édimbourg, la famille catholique des Sinclair était connue pour l'entente joyeuse qui régnait entre ses membres. On enviait cette famille qui savait être heureuse dans la pauvreté. Chacun travaillait courageusement, la mère élevait très chrétiennement ses enfants, et l'une de ses filles, Marguerite, au retour de l'usine, semait de la joie autour d'elle par sa foi fervente, son grand amour pour les siens, son oubli d'elle-même et sa souriante bonté. Malgré la corruption des ateliers qu'elle fréquentait, la petite ouvrière écossaise conserva la plus exquise pureté. Elle trouvait sa force quotidienne au saint sacrifice de la messe et dans de nombreuses visites au Saint-Sacrement.

Elle voulut être toute à son Seigneur, brisa une affection que son désir d'apostolat seul avait laissé naître et entra chez les Colettines de Londres. A tous, elle s'y montra droite et candide, humble et docile. Des épreuves vinrent encore purifier son âme et la préparer plus rapidement à la vie éternelle qui s'ouvrit très vite devant elle.

La nouvelle édition contient en appendice le récit de quelques-unes des nombreuses faveurs attribuées à l'intercession de la « Petite Fleur » écossaise.

Figures princières

H. de Golesco et A. de Weisme. *Une belle figure dans l'ombre. Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, Duchesse d'Orléans (1753-1821)*. Préface de G. Lenotre. — Paris, Jouve et C^ie^, 1930.

Elle est maintenant dans la lumière, cette noble figure de

princesse, victime, comme beaucoup d'autres, des plus cruels revirements de fortune qui puissent briser une existence humaine.

Cette biographie, écrite avec soin, est l'histoire souvent tragique de la petite-fille du comte de Toulouse, le troisième des enfants légitimés de Louis XIV et de Madame de Montespan, sœur du prince de Lamballe, épouse du duc de Chartres, Philippe d'Orléans, qui deviendra Philippe-Égalité, et mère du futur roi des Français Louis-Philippe. Dans sa jeunesse, la descendante de Louis XIV et la plus riche héritière du monde semblait promise à un bonheur incomparable. En réalité, ses joies furent courtes, les peines et les deuils assombrirent les plus longues années de sa vie.

Des malheurs de toutes sortes vinrent l'accabler : la disparition prématurée de son frère; l'exil de son mari, ses infidélités, son déshonneur et son exécution; la trahison de Mme de Genlis; le long éloignement de ses enfants et la mort de deux d'entre eux ; son propre emprisonnement et la pauvreté, même la misère quelquefois. Soutenue par une foi ardente, la duchesse supporta sans faiblir tous ces coups. « On ne trouve de consolation, répétait-elle, que dans la résignation à la volonté de Dieu. » Aussi elle demeura dans l'adversité ce qu'elle avait été dans la bonne fortune : sensible, dévouée aux pauvres, affable et souriante.

M. Lenotre porte ce jugement en terminant sa préface : La documentation, en un sujet difficile, est un modèle de savoir et de conscience. C'est une belle œuvre consacrée à une belle vie.

Marguerite Savigny-Vesco. *La princesse Louise Adélaïde de Bourbon-Condé (1757-1824)*. Préface de H. Bordeaux. — Paris, Lethielleux, in-8, 200 pp.

Voici une autre princesse du même temps, parente par alliance de la précédente : son frère était marié avec la sœur du duc d'Orléans, Bathilde.

Tout en souffrant souvent des mêmes événements, elles eurent une destinée différente. Leurs âmes ont des caractères communs : même force et même fraîcheur, résignation égale dans la douleur, semblable élévation de caractère; cependant la princesse Louise-Adélaïde a atteint des sommets ignorés d'Adélaïde de Bourbon-Penthièvre. Celle-ci a passé toute sa vie dans le monde, elle en a partagé les préoccupations et

parfois les misères, tout en montrant toujours une rare grandeur d'âme au milieu de ses malheurs. Celle-là, aimante et pleine de foi, après avoir fait « le déménagement de son cœur », se donna à Dieu « sans réserve aucune ».

C'est à l'histoire de sa vie religieuse que ce petit livre, animé et sympathique, s'attache particulièrement.

Dès les premières pages, on s'intéresse à cette princesse, aux prises avec une affection pure mais très envahissante en son âme ardente. La crise de cœur est surmontée et l'appel d'En-haut, qu'elle semble toujours avoir attendu, se fait entendre distinctement. Les circonstances, la Révolution et les guerres de l'Empire ne sont pas favorables à son établissement stable dans un monastère, et nous la suivons de couvent en couvent, en Italie, en Autriche, en Allemagne, en Russie, en Pologne, en Angleterre, d'abord chez les Capucines, puis chez les Annonciades et les Trappistines, enfin parmi les Bénédictines. Les mêmes traits se révèlent en toute sa correspondance : fine psychologie, bonté et générosité. Fille de saint Benoît, et adoratrice du T. S. Sacrement, elle a trouvé l'atmosphère où son âme s'épanouit. Elle fonde le monastère du Temple, élevé sur l'emplacement de la prison, et laisse, en mourant, un héritage religieux qui subsiste encore. Ses filles, les Bénédictines de Saint-Louis du Temple, gardent son tombeau avec vénération, en leur couvent de la rue Monsieur : elles emporteront le corps vénéré et leurs traditions de belle vie liturgique en leur nouveau monastère de Vauhallan.

Religieuses

Chanoine A. Scorssery. *Une Prieure d'Esquermes. Dame Gérarde et son œuvre.* — Lille, S.I.L.I.C., in-8, 302 pp.

C'est la vie très féconde d'une Dame bernardine qui, pendant plus de 40 ans, eut à promouvoir le développement du pensionnat de jeunes filles d'Esquermes (Nord), soit comme prieure, soit comme directrice de l'école.

Tout plaît dans ce livre : la présentation extérieure qui a un cachet de distinction, le style agréable, et par dessus tout la grande âme de Dame Gérarde. Elle eut une très haute idée de sa tâche d'éducatrice, qu'elle résumait en ces mots : « Élever les âmes, les préparer aux luttes de la vie : former des femmes chrétiennes animées de la charité habituelle, mani-

festée par le sacrifice et le dévouement. » Aussi elle n'épargna rien pour assurer à ses élèves, de plus en plus nombreuses, une instruction et une éducation de premier choix. Beaucoup de mères de grandes familles de la région lilloise ont puisé dans sa maison leurs hautes qualités morales et religieuses.

Les anciennes élèves des Bernardines accueilleront ce livre avec joie : il leur est destiné. D'autres le liront aussi avec intérêt : Dame Gérarde, par ses initiatives, a contribué au développement de l'enseignement chrétien. La valeur éprouvée de l'éducation qu'elle donnait avait sa source en de belles qualités d'esprit et en une grande sainteté.

R. P. Jean-Marie Bissen, O. F. M. *Un grand cœur. Mère Francisca, née Élisabeth du Faing d'Aigremont, fondatrice de la Congrégation des Sœurs Franciscaines de la Miséricorde à Luxembourg.* — Paris, Desclée de Brouwer, 1930, in-8, 236 pp.

« Son âme se fondait à l'aspect des pauvres et des infirmes. » Ce mot de saint Bonaventure, placé par l'auteur au frontispice du livre, marque le trait saillant de cette vie. Piété, charité extraordinaire, immense commisération pour les malheureux manifestée dès l'âge le plus tendre. Cette bienfaisance chrétienne se survit en une congrégation qui compte plus de 500 membres, répandue surtout dans le Luxembourg et dévouée principalement au soin des malades.

Ce livre est clair, il se développe avec ordre, mais, pour nous dire le zèle de ce « grand cœur », ne manque-t-il pas parfois d'entrain et de couleur ?

La Mère Cécile Saglio. Religieuse de Notre-Dame du Cénacle. — Paris, Spes, 1931, 151 pp.

Histoire, qui a su demeurer finement sobre et discrète, d'une vie simple, pure, ardente, emportée en son printemps. Dans le monde, Cécile Saglio devenait vite, par sa gentillesse et sa bonne humeur, « celle qu'on préférait ». Après un appel très net à la vie religieuse à l'âge de 16 ans, elle reste ensuite dans une sorte d'incertitude touchant son avenir. Son directeur met ce temps à profit pour la former au dé-

tachement et au dévouement désintéressé. Enfin la lumière se fait entière sur sa vocation : elle entre à Notre-Dame du Cénacle. Après quelques années de vie fervente et de souffrances, elle s'en alla « là-haut » où l'on est « si heureux d'avoir souffert ».

R. P. Duchaussois, O. M. I. *Rose du Canada. Mère Marie-Rose, fondatrice de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.* — Paris, Spes, 1932.

Le talent évocateur du grand apôtre des Glaces Polaires, déjà connu par quatre ouvrages qui ont eu un succès mérité, s'est attaché à faire revivre une âme canadienne missionnaire.

L'auteur n'a pas voulu et n'a pas pu écrire la vie de la fondatrice de la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie — qui donne l'instruction à 50.000 enfants — sans nous initier à l'histoire religieuse du Canada; sans évoquer la figure de Mgr Bourget, le saint évêque de Montréal; sans faire connaître l'œuvre si apostolique des Oblats de Marie-Immaculée, et sans nous présenter les premières collaboratrices de la Mère. C'est pourquoi le récit chemine lentement, avec des arrêts, à travers un grand nombre de personnes et de choses qui composaient le milieu où vécut la Mère Marie-Rose.

Par dessus tout ce monde, son âme se dresse et s'éclaire, pieuse et mortifiée, humble et fervente, patiente et douce, dès les premières années et durant le long temps d'épreuve où Dieu lui fit comprendre sa volonté. Douée de riches qualités naturelles, surtout d'un lumineux bon sens, comblée de grâces divines, obéissante et magnanime, très apte à conduire à la perfection, la Mère Marie-Rose a, dans l'espace de six ans, imprimé à sa congrégation naissante une vigueur peu ordinaire. De là, sans doute, la magnifique floraison dont le monde est témoin.

Certainement le souhait du jour de sa vêture a été exaucé : « Je m'appelle Marie-Rose, puissé-je être une rose d'agréable odeur à Jésus-Christ ! »

Beaucoup voudront en respirer le parfum.

Le sujet était beau et digne de la plume du R. P. Duchaussois. Peut-être la composition du livre a-t-elle été un peu rapide et les éléments n'en ont pas pu être bien fondus. Il

est vrai que de nouveaux travaux attendaient déjà le vaillant missionnaire.

Religieux

Fleur du Désert. Le Père M.-Joseph Cassant (1878-1903). Nouvelle édition, 7e mille. — Abbaye Cistercienne de Sainte-Marie-du-Désert, par Bellegarde (Haute-Garonne), 1931, in-8, 169 pp.

Aucun souffle du monde n'a pâli l'éclat ni affaibli la force de cette « fleur du désert ». M.-J. Cassant entre à 16 ans chez les Cisterciens, après avoir fait une année de latin au presbytère de son village de Casseneuil. Il est très ferme dans sa vocation et se montre, dès son noviciat, prêt à tous les sacrifices. Le Maître lui en demandera beaucoup pendant les dix années qu'il a encore à vivre, et le moine, soutenu par un grand esprit de prière, par une union très fervente avec le Sacré-Cœur, les accepte toujours avec générosité.

« Prions dans la joie, écrit-il, mais surtout dans la douleur, et comme Jésus, jusque dans l'agonie de l'âme. Il est si doux, il fait si bon respirer du côté du ciel et jeter la vie, goutte à goutte, dans le sein de Dieu. » Il continue : « On ne sait pas prier, dit-on; erreur. La prière c'est le désir du cœur, et le cœur sait toujours désirer. Sans doute, notre grande misère se mêle à nos prières, mais Dieu les aime comme elles sont. » C'est au ciel qu'il prie maintenant, et la misère humaine ne se mêle plus à sa louange.

Ses frères de l'abbaye cistercienne de Sainte-Marie-du-Désert ont bien fait de nous laisser l'image de cette âme.

Un vaillant du XIXe siècle. Le Père Marie-Ephrem, Religieux de Notre-Dame d'Aiguebelle. 7e édition, revue et corrigée. — Abbaye d'Aiguebelle, par Grignan (Drôme), in-8, 234 pp.

Si la vie très courte du Père M.-J. Cassant s'est élevée vers Dieu d'un seul élan, sans hésitations, sinon sans difficultés, celle du Père M.-Ephrem a été traversée de rudes combats. La grâce a vaincu tous les assauts de la chair et du sang.

Fils d'une famille aisée du Midi de la France, élève des Jésuites d'abord, du lycée de Toulouse ensuite, étudiant en droit, Vincent Ferrero échappe peu à peu à l'influence chré-

tienne des siens. Il partage bientôt l'incrédulité et le goût de la jeunesse universitaire de 1830. Au souvenir de la paix du cœur qu'il goûtait lorsqu'il était pur et pieux, et sous l'influence d'une sœur, il se convertit. Il veut rompre entièrement avec le monde. Sa famille s'y oppose et le décide à faire un voyage pour essayer de le détourner de ses pensées. Sur le chemin du retour, il visite la Trappe d'Aiguebelle, y fait une retraite et prend l'habit religieux. Sa famille est désolée et au comble de l'irritation. Elle forme le projet d'enlever le novice ou de l'apitoyer. Elle n'y réussit que trop, et le frère quitte momentanément l'abbaye. Bientôt les regrets l'accablent, Vincent s'échappe et rentre définitivement à la Trappe.

Ce livre est la réédition d'une biographie écrite dans le deuxième quart du XIX[e] siècle. Elle porte, dans la manière d'écrire, la marque de son temps, bien des figures de style ont vieilli. Mais on ne vise qu'à édifier. L'appel de Notre-Seigneur à saint Arsène : « Fuis le monde et tu seras sauvé », est toujours bien actuel. Aux âmes qui luttent pour suivre leur vocation, ce livre montrera toute la grandeur d'une vie absorbée par les travaux et les douceurs de la prière et de la pénitence.

Le Père Marie-Antoine, Capucin. *Mes Souvenirs.* — Paris, Bonne Presse, in-16, 78 pp.

Ces pages, écrites à la demande d'un neveu prêtre, datent d'une quarantaine d'années. « Le saint de Toulouse » y raconte très simplement ses débuts dans le ministère, l'histoire de sa vocation religieuse, certaines des conversions les plus curieuses dont il a été l'instrument, et quelques-unes des situations tantôt tragiques, tantôt comiques, où il s'est trouvé au cours de ses célèbres missions dans le Midi. En terminant il met au point des anecdotes qui circulaient.

On devine qu'il passe en ces pages un souffle de foi intrépide, de vif amour du salut des âmes, de zèle surnaturellement audacieux. Le saint homme avait une très touchante dévotion à la Sainte Vierge, il ne faisait pas une démarche apostolique importante sans invoquer sa Mère du ciel; c'est à elle qu'il attribue son ascendant légendaire sur les foules.

Petit livre qui repose et fait du bien.

fr. And. Obein, O. P.

Les passions dans la vie morale (1)

Le R. P. Noble, continuant la belle série de ses études sur la vie morale d'après saint Thomas d'Aquin, vient de publier deux volumes sur les passions. Le premier volume se borne à décrire la vraie nature des passions ; mais le second en scrute à fond la moralité.

Nous avons là, sur le problème des passions en général, une étude aussi complète et aussi compréhensive qu'on le peut souhaiter. Nous n'hésitons pas à dire qu'elle a sa place dans les bibliothèques de spiritualité et que la lecture en doit être recommandée aux personnes qui font profession de guider les autres dans la spiritualité ou d'y avancer elles-mêmes.

On connaît les pensées de Pascal à ce sujet : « Ni ange, ni bête, mais homme... Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre... L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Nous ne sommes pas de purs esprits. Le spirituel n'est jamais chez nous à l'état pur. Il est toujours mêlé au sensible. Nous devons savoir gré au R. P. Noble de le rappeler si résolument. Sans doute on le sait en théorie; mais ne l'oublie-t-on pas souvent en pratique ? Et comme la sensibilité ne peut en aucun cas se bien conduire toute seule, si on prétend l'écarter, elle prend d'insidieuses revanches ; si on ne s'applique pas à la gouverner, elle joue de bien mauvais tours.

La vie ascétique est donc à la base de la vie mystique. Le R. P. Noble est très préoccupé de mettre en valeur la bonne façon d'entendre l'ascèse et de montrer comment on peut utiliser la passion dans la vie spirituelle. C'est un grand service qu'il nous rend là.

Il apporte à son étude toutes les précisions et toutes les nuances nécessaires. Il fouille jusque dans les replis les plus secrets, jusque dans les plus subtils détours, l'âme passion-

(1) *Les passions dans la vie morale.* I. Psychologie de la passion. II. Moralité de la passion. Lethielleux, Paris. 2 vol. in-8 couronne, de chacun 300 pages, les deux ensemble : 30 fr.

née. Il ne néglige pas le côté physiologique qui a en effet une grande importance et sur lequel les modernes ont insisté parfois outre mesure. Il montre la passion tributaire par là de l'hérédité, du tempérament, de la complexion individuelle. Il la suit jusque dans ses exaltations, dépressions ou perversions morbides. Et ce sont là effectivement choses qu'il faut savoir. Mais, à l'encontre de tous ceux qui sont trop enclins à conclure de là à la fatalité et à l'irresponsabilité des passions, le R. P. Noble comme un Sage ramène celles-ci à l'ordre de la spiritualité.

Déjà dans son premier volume il manifeste hautement que la passion est formellement d'ordre psychique et que l'appétit sensible s'engage normalement dans l'appétit volontaire et par conséquent reste soumis au contrôle moral. La raison peut donc en refouler les excès, en modérer les ardeurs, en capter la force et finalement l'employer à de vertueuses réalisations. A ce titre la passion appartient à la vie spirituelle, où elle est une aide précieuse à l'ange infime que nous sommes.

C'est surtout dans son second volume que le R. P. Noble expose comment s'opère ce travail d'assagissement et de sublimation, comme il dit. Mettant à part les cas d'irresponsabilité totale ou partielle, il explique avec beaucoup de netteté le péché de passion. On ne saurait prêter trop d'attention à ce fameux péché, puisqu'il est, chez les personnes peu soucieuses de leur salut, la source de la plupart de leurs péchés mortels, et, chez les autres, celle de presque tous leurs péchés véniels. Il faut sortir de là si l'on veut progresser. Avec le même esprit de mesure et de pondération, le P. Noble dit comment on peut, sur ce terrain des passions dominantes, avoir raison du tempérament, de l'habitude, voire même d'une sensibilité morbide, et arriver ainsi au moins progressivement à une véritable maîtrise de soi. Quels que puissent être les méfaits de la passion, le remède n'est pas de l'abolir mais de la maîtriser : elle est une nécessité de la nature humaine, une richesse et une puissance pour l'action.

Étant plein de cette persuasion, le P. Noble s'applique à la communiquer. Il a eu l'idée ingénieuse de regarder de près comment la passion devenue vertueuse, notamment par « infusion » ou par acquisition de tempérance et de force, s'insinue à tous les moments de l'action et y prête un

concours approprié. De tout l'ouvrage ces chapitres nous ont semblé les plus approfondis et les plus personnels. Ce rôle de la sensibilité est marqué d'abord en ce qui concerne l'établissement des convictions morales : on ne peut lire qu'avec beaucoup de profit les pages consacrées à l'aide que la sensibilité apporte à l'esprit de justice et à la sainte charité. Ensuite, dans les décisions morales, le rôle de la sensibilité laisse voir à quel point elle est utile pour sortir de l'irrésolution, pour vouloir avec humilité et magnanimité la belle et grande action et pour se donner confiance d'aboutir. Enfin, l'appui de la sensibilité dans les réalisations morales est considérable : c'est avec une sensibilité bien équilibrée que l'on déploie dans la vie une force tranquille et tenace, que l'on se possède, que l'on tient, et que l'on va de l'avant avec cran; c'est aussi avec une sensibilité de cette sorte que l'on peut savourer vraiment les joies de la vie et en supporter vaillamment les tristesses.

Un dernier chapitre, résumant toutes choses, fait un tableau de la passion aux divers degrés de la vie spirituelle. C'est une vive peinture, d'abord du pécheur livré à ses passions, puis de ce qu'est la passion tour à tour, chez le pécheur occasionnel, chez l'habitudinaire converti, chez celui qui progresse dans la vertu, et finalement chez les parfaits. Et l'on a ainsi, dans ce livre comme dans la vie, l'impression bien forte que si la sainteté est souvent empêchée par les riens d'une sensibilité insuffisamment gouvernée, toujours elle se sert puissamment des secours de la sensibilité surnaturellement régie et inspirée.

Personne n'est étonné que le R. P. Noble termine son travail par ces mots singulièrement émouvants et beaux du P. Lacordaire : « Si vous étiez libre sans être passionné, vous accompliriez sans doute le bien, mais vous ne l'aimeriez pas assez. La passion, dans l'homme, est le glaive de l'amour, et celui qui voudrait le lui ravir à cause des maux dont il est l'instrument serait semblable à l'infortuné qui voudrait briser la lyre d'Homère parce qu'Homère a chanté les faux dieux. Ah! ne brisez pas la lyre! prenez-la des mains du poète aveugle et chantez sur elle le nom, les bienfaits et la gloire du Dieu visible. Chantez, la terre vous écoute et le ciel vous répond, car la lyre d'Homère est aussi la lyre de David, et la passion qui tue l'homme a sauvé le monde au Calvaire. »

P. de Belligné.

Le Message de Lourdes

Le contraste est grand entre la renommée universelle de Lourdes, l'enthousiasme que suscite dans le monde entier cette ville sainte, la fierté dont elle est cause chez les catholiques, et le caractère imprécis des conclusions qu'on tire du fait de Lourdes.

Qu'est venue faire la Vierge dans le trou du rocher de Massabielle ? Confirmer par sa parole même le dogme de sa Conception immaculée, que l'Église venait de définir ? Rappeler aux malheureux fils d'Ève l'urgente nécessité de la prière et de la pénitence ? Apporter, non pas un message nouveau de salut, car on n'ajoute rien au message du Christ, mais des précisions sur tel et tel points demeurés dans la demi-lumière ? Les réponses sont bien hésitantes, et le Congrès Marial de 1929 n'a pas dissipé le malaise. On sent chez les prédicateurs et chez les auteurs qui traitent de ce message de Lourdes comme une sorte d'embarras.

Il y a bien les miracles. Ils sont éclatants, et l'esprit en demeure fasciné. Pourtant on ne peut pas croire qu'ils constituent la seule et grande merveille dont les pèlerins doivent emporter le souvenir. Dans le plan de Dieu les miracles ont valeur de confirmation : ce sont des signes divins qui authentiquent des doctrines et nous obligent par là même à chercher plus sérieusement le sens des messages qu'ils accompagnent. C'est donc, semble-t-il, dans les apparitions elles-mêmes qu'il importe de voir le fait essentiel de Lourdes, et c'est sur les apparitions que doit porter tout le travail de recherches et de conclusions.

Or l'an dernier a paru un ouvrage dont le titre et la thèse rencontrèrent au premier abord quelque prévention, et qui répond précisément à la question : « Qu'est venue faire la Vierge à Lourdes ? » Dans *La divine Comédie de Lourdes* (1), le R. P. Gasnier, O. P., démontrait que chacune des apparitions de « la quinzaine » n'était que le tableau vivant, l'évocation symbolique, la reproduction scénique de chacun des mystères du Rosaire.

(1) *La divine Comédie de Lourdes,* par Michel Gasnier, O. P. Un volume in-8 couronne (330 pp.). Beauchesne, éd.

Quel accueil l'opinion allait-elle faire à cette nouveauté ? Y verrait-elle autre chose qu'une habile mais artificielle construction ? Or le succès remporté par la thèse fut complet. Sans doute l'on conteste la valeur de tel détail dans l'interprétation des scènes et, comme le fit remarquer l'*Ami du Clergé* dans un compte-rendu par ailleurs élogieux, l'on a été tenté de trouver certains rapprochements un peu forcés; et déjà le P. Gasnier, dans la préface de son livre, avait par avance mis les critiques à l'aise sur ce point. Mais le sens général du développement a été admis d'emblée; des évêques en ont fait à plusieurs reprises le thème de leur prédication, et il n'y a aucune revue mariale, que je sache, qui ait posé sur le fond de la question des objections sérieuses.

Pour nouvelle et originale qu'elle paraisse d'abord, la thèse du P. Gasnier est donc acceptée par l'opinion. Elle fera son chemin, et nous croyons, pour notre part, qu'elle est actuellement l'interprétation la plus logique et la plus éclairante des célestes apparitions, et qu'elle deviendra le centre de toutes les études sur la mystique de Lourdes. D'ores et déjà, ses conclusions sont assez importantes pour que nous tentions de les dégager.

Elles nous montrent dans le mystère de Lourdes comme une promulgation céleste et solennelle de la dévotion du Rosaire. C'est là le message de Massabielle : l'éminente dignité du Rosaire est telle que Notre-Dame n'hésite pas à se déranger, si l'on peut ainsi parler, et à venir jusqu'à nous pour nous l'enseigner par des moyens d'une émouvante simplicité.

Lourdes n'est d'ailleurs qu'un cours d'introduction, car bientôt nous retrouvons la Vierge à Pontmain et à Pellevoisin, où elle complète, par un nouvel exposé symbolique, sa leçon doctrinale sur le Rosaire. L'on a beaucoup parlé ces temps derniers des manifestations mariales à Fatima, en Portugal, et, tout récemment encore, à Bauraing, en Belgique. L'Église ne s'est pas prononcée sur le caractère authentique de ces faits : mais il semble bien que là encore la Vierge soit intervenue pour nous recommander avec insistance sa dévotion préférée. Le XIX^e^ siècle aura été comme un effort combiné du ciel et de la terre pour annoncer aux hommes la bonne nouvelle de cette puissante dévotion. Car, tandis que la Vierge poursuivait sur le sol de France son émouvante randonnée en faveur du Rosaire, Léon XIII pro-

mulguait les solennelles Encycliques qui lui méritèrent le titre de « Pape du Rosaire », et les fils du Père Lacordaire prenaient à cœur de prêcher cette prière dont la diffusion leur a été confiée.

Il devint dès lors très explicable que la puissante invitation de Notre-Dame de Lourdes s'accompagne du traditionnel exposé doctrinal sur le Rosaire, qui ne consiste pas premièrement dans la répétition d'une prière verbale, si belle soit-elle. C'est avant tout une méditation sur le mystère de Jésus : la prière vocale n'est là que pour servir de support à l'âme qui médite, et pour supplier la Vierge de nous donner une plus lumineuse compréhension de la vie de son Fils. Et ce qu'évoquaient, durant les apparitions, les gestes de Bernadette tandis que son chapelet passait entre ses doigts, c'était les quinze mystères du Rosaire. On se plaît à redire comment ils ne sont que l'abrégé de toute la doctrine et de toute la vie du Christ : entre tous les moments de l'existence de Jésus et de son parfait disciple, Marie, ceux-là ont été choisis comme les plus représentatifs, et nous nous attardons à les méditer pour que l'esprit du Christ et son exemple imprègnent notre intelligence et notre cœur. Marie est descendue du Ciel pour mettre la signature de Dieu et la sienne au bas de cette charte de notre foi et nous inviter à la relire et à la redire souvent.

Cette condescendance, Marie la pousse à un degré que nous n'aurions pu prévoir, puisqu'elle revit devant nous, avec Bernadette, les scènes mêmes qu'évoque le Rosaire. A Lourdes, en effet, les quinze mystères prenaient corps dans des scènes familières et ingénues qui se passaient sous les yeux des spectateurs. Ceux-ci avaient l'impression que la grotte devenait le théâtre d'une action mystérieuse et divine, sans qu'ils en soupçonnassent la sublime signification. Et Bernadette elle-même tenait un rôle qu'elle ne comprenait sans doute que très imparfaitement, mais dont la portée se répercutera à travers les âges; les témoins des apparitions disaient que la Voyante était à l'égard de la Dame du rocher comme un archet entre les mains d'un artiste, et qu'elle semblait parfois jouer la comédie. « Divine Comédie » que contemplait le ciel, et qui demeure l'un des actes les plus maternels de la Vierge à l'égard des chrétiens. Recommencer pour nous, et avec cette humble enfant comme partenaire, les mystères prodigieux de notre salut, n'est-ce pas là un procédé de Mère

qui s'applique à nous faire comprendre l'actualité continue de la vie et de la mort du Christ, et la nécessaire adaptation de nos existences au mystère de Jésus, le même pour tous, mais vécu et réalisé par chacun selon sa vocation en ce monde ?

On ne peut songer ici à faire une analyse du livre du Père Gasnier, pas plus qu'à en manifester toutes les conclusions pratiques pour la vie des fidèles. Mais il semble bien que nous soyons là en présence d'une magnifique élaboration religieuse tirée de faits indéniables : c'est de la sûre et très belle théologie.

Il y a eu à Lourdes dix-huit apparitions : celles qu'analyse le Père Gasnier sont les quinze dernières. Les trois premières représenteraient à elles seules une telle valeur qu'un nouveau et long commentaire serait nécessaire pour en dire toute la richesse. Nous espérons que ce travail paraîtra bientôt : on ne peut pas laisser indéfiniment sur le métier le complément d'une œuvre qui a apporté à tant d'âmes la lumière et la joie.

J. Le Tilly.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).